THE
WILLIAM R. PERKINS
LIBRARY
OF
DUKE UNIVERSITY

Rare Books

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lafollejourneo01beau

LA
FOLLE JOURNÉE,
OU
LE MARIAGE
DE FIGARO,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR M. CARON DE BEAUMARCHAIS.

Représentée pour la premiere fois à Paris par les Comédiens ordinaires du Roi, le 27 Avril 1784.

PARIS.

M DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.

Le Comte ALMAVIVA.
La COMTESSE.
SUZANNE, femme-de-chambre de la Comteſſe.
FIGARO, valet du Comte.
BAZILE, maître à chanter.
Le Docteur BARTHOLO, Médecin.
MARCELINE, gouvernante du Docteur.
CHÉRUBIN, page du Comte.
Dom GUSMAN BRIDE-OISON, juge du lieu.
DOUBLE-MAIN, greffier du ſiege.
ANTONIO, jardinier du Comte & oncle de Suzanne.
FANCHETTE, fille d'Antonio, couſine de Suzanne.
PÉDRILLE, courier.
GRIPPE-SOLEIL, berger, chargé du feu d'artifice.
Un HUISSIER audiencier.
Trois Perſonnages muets.
GARDES.

Troupe de Payſans & de Payſannes des environs du château d'Agoas-Freſcas, à trois lieues de Séville.

B378FA

PRÉFACE.

EN écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Piece bonne ou mauvaiſe ; il n'eſt plus temps pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres ; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides ; ira-t-on me juger, comme l'ont fait M M. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes ? imprimer puérilement que je porte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprens de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi premiere, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point établi au Théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aſpect des comédies, & j'aurai fait encor un bon uſage de la mienne, ſi je parviens, en la ſcrutant, à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DECENCE THÉATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connoiſſeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuſer & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueu-

les raſſaſiées qui ne ſavent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejetter. Déjà ces mots ſi rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajuſté au niveau de chaque inſipide cotterie, & dont la latitude eſt ſi grande qu'on ne ſait ou ils commencent & finiſſent, ont détruit la franche & vraie gaité qui diſtinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédanteſque abus de ces autres grands mots *décence & bonnes mœurs*, qui donnent un air ſi important, ſi ſupérieur, que nos jugeurs de comédies ſeraient déſolés de n'avoir pas à les prononcer ſur toutes les pieces de Théâtres, & vous connaîtrez à-peu-près ce qui garotte le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, ſans laquelle il n'y a pourtant que du bel eſprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la ſociété ſont parvenus à ſe ſouſtraire à la cenſure dramatique : on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, ſans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oiſons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni reſpect pour les Magiſtrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, ſans avoir à l'inſtant ſur les bras, Fermes, Sous-fermes, Traites & Gabelles, Droits réunis, Tailles, Taillons, le Trop plein, le Trop bu, tous les Impoſiteurs royaux. Il eſt vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offrirait ſous d'autres traits, l'obſtacle reſterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Moliere*, ſans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique Nobleſſe. Ses *Femmes Savantes* irriteraient tous nos féminins bureaux d'eſprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever juſqu'au Théâtre l'œuvre ſublime du *Tartuffe* ? Auſſi l'Auteur qui ſe compromet avec le Puplic *pour l'amuſer ou pour l'inſtruire*, au lieu d'intriguer à ſon choix ſon ouvrage, eſt-il obligé de tourniller dans des incidens

impossibles, de persifler au lieu de rire, & de prendre ses modeles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis dont il ne connoissait aucun en composant son triste Drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouait pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des Piecesfrançaises porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, se change en une licence effrenée; où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties, & perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au Théâtre, sans des situations fortes, & qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce; les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *Œdipe* & *Phédre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuse, n'excede pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisaple avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épousant sa fille & convoitant sa femme*? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effrené, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'Auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion

est féroce, le loup vorace & glouton, le renard rusé & cauteleux, la fable est-elle sans moralité? quand l'Auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie: s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait son apologue ainsi: *le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage étoit empoisonné.* La fable est une comédie légère, & toutes comédie n'est qu'un long apologue: leur différence est, que dans la fable les animaux ont de l'esprit; & que dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes, & qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque Moliere, qui fut si tourmenté par les sots, donne à *l'Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole sa cassette, & l'injurie en face; est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité? Que lui importent ses fantômes? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de son tems, ne manquerent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela étoit horrible! Il est aussi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très envieux se déchaînèrent contre lui. Voyez le sévère *Boileau* dans son épître au grand *Racine*, venger son ami qui n'est plus, en rappellant ainsi les faits.

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau;
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commendeur voulait la scène plus exacte;
Le Vicomte indigné, sortait au second acte:
L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
Voulait vanger la Cour immolée au Parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis XIV* qui fut si grand en protégeant les Arts, & sans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'auroit pas un seul chef-d'œuvre de *Molière*; on voit ce philosophe Auteur se plaindre amérement au Roi, que pour avoir démas-

qué les hipocrites, ils imprimaient par-tout, qu'il était *un athée, un démon vétu de chair, habillé en homme;* & cela s'imprimait avec APROBATION ET PRIVILEGE de ce Roi qui le protégeait: rien là-dessus n'eſt empiré.

Mais, parce que les perſonnages d'une Piece s'y montrent ſous des mœurs vicieuſes, faut-il les bannir de la Scène? Que pourſuivrait-on au Théâtre? les travers & les ridicules? cela vaut bien la peine d'écrire! ils ſont chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais ſe déguiſe en mille formes ſous le maſque des mœurs dominantes: leur arracher ce maſque & les montrer à découvert, telle eſt la noble tâche de l'homme qui ſe voue au Théâtre. Soit qu'il moraliſe en riant, ſoit qu'il pleure en moraliſant: Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les faiſant voir tels qu'ils ſont. La comédie utile & véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'Académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle: l'avantage de la première eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats:* quoique chacun ſoit bien près de penſer comme lui, perſonne ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs; on le ſent, & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats*, on repliquera juſtement qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur:* cela conſole encor. Et c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amère porte du fruit, ſans nous bleſſer; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai

plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magistrat pour empêcher que le Théâtre ne devint une arène de gladiateurs, où le Puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes vénales, & malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchère.

N'ont-ils donc pas assez, ces Grands, des mille & un feuillistes, faiseurs de Bulletins, Afficheurs, pour y trier le plus mauvais, en choisir un bien lâche, & dénigrer qui les offusque? On tolère un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, & que la vermine éphémère démange un instant & périt; mais le Théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice ni les incidens qu'il amene, qui font l'indécence théâtrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa Piece équivoque ou vicieuse. Lorsque je mis *Eugénie* au Théâre (& il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque) lorsque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Crieurs à la décence, jettaient des flammes dans les foyers sur ce que j'avais osé montrer un Seigneur libertin, habillant ses Valets en Prêtres, & feignant d'épouser une jeune personne qui parait enceinte au Théâtre sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la Piece a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des Drames, constamment jouée sur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naissaient entiérement de l'abus qu'un homme puissant & vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une faible fille, sans appui, trompée, vertueuse, & délaissée. Ainsi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, piece dans laquelle un père avoue à sa prétendue niece qu'elle est sa fille illé-

gitime:ce Drame eſt auſſi très-moral; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales, ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſans appui.

Entr'autres critiques de la Piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui diſait gaiment à des dames: » l'Auteur, » ſans doute, eſt un garçon Fripier, qui ne voit rien de » plus élevé que des Commis des fermes, & des Mar» chands d'étoffes, & c'eſt au fond d'un magaſin qu'il va » chercher les nobles amis, qu'il traduit à la Scène fran» çaiſe «! Hélas! Monſieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'eſt pas impoſſible de les ſuppoſer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carroſſes. Il faut un peu de vraiſemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plaiſanterie actuelle; mais comme cela même était une eſpece de nouveauté, la Piece fut vivement pourſuivie. Il ſemblait que j'euſſe ébranlé l'État; l'excés des précautions qu'on prit, & des cris qu'on fit contre moi, décelait ſur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir démaſqués. La Piece fut cenſurée quatre fois, cartonnée trois fois ſur l'affiche, à l'inſtant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors; & moi, frappé de ce tumulte, je perſiſtais à demander que le Public reſtât le juge de ce que j'avais deſtiné à l'amuſement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me diſait tout bas: faites-nous donc des Pieces de ce genre, puiſqu'il n'y a plus que vous qui oſiez rire en face.

Un Auteur déſolé par la cabale & les criards, mais qui voit ſa Piece marcher, reprend courage, & c'eſt ce que

j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot Patrie) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, disait-il, que la Piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettais une seconde fois ce caractere sur la Scène, comne je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit, & qui sait s'il verrait le jour! Cependant, par respect, j'acceptai le défi? je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractére, un Prince auguste, un esprit noble & fier: le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piége, hélas! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie du vain nom de *Folle Journée!* mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne savois pas encore à quel point un changement d'annonce, peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eut lu *l'Epoux suborneur.* C'étoit pour eux une autre piste; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle Journée*, les a mis à cent lieux de moi: ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y sera jamais; & cette remarque un peu sévere sur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit, Au lieu du nom de *Georges Dandin*, si *Molière* eût appellé son Drame la *Sottise des alliances*, il eût porté bien plus de fruit: si *Regnard* eût nommé son *Légataire*, *la Punition du célibat*, la Piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler: *de l'influence de l'Affiche!*

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au porte-feuille; les Comédiens ont su que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre

rendre excitât leur émulation ; soit qu'ils sentissent avec le Public, que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts; jamais Piece aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble; & si l'Auteur (comme on le dit) est resté au dessous de lui-même, il n'y a pas un seul Acteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'eloge outré qu'ils en firent, toutes les Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute espece, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'Auteur ne manquèrent pas de repandre à la Cour qu'il blessait dans cet Ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutait-on. Si les graves Messieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste ; & la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi, dans *le Barbier de Séville*, je n'avais qu'ébranlé l'Etat ; dans ce nouvel essai, plus infame & plus séditieux, je le renversais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de sacré si l'on permettait cet Ouvrage. On abusait l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puissans; on alarmait les Dames timorées; on me fesait des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires : & moi, selon les hommes & les lieux, je repoussais la basse intrigue, par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité, par la raison, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille ; que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas ! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encor germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandais qu'un Censeur; on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? la plus badine des intrigues. Un grand Seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser, & la femme du Seigneur réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune & sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La Piece est sous vos yeux.

D'où naissent donc ces cris perçans? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractere vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis; l'Auteur a profité d'une composition légere, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent le Société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Censeur éclairé; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le Théâtre. Il a donc fallu l'y souffrir: alors les Grands du monde ont vu jouer avec scandale,

> Cette Piece où l'on peint un insolent valet
> Disputant sans pudeur son épouse à son maître.
> *M. Gudin.*

Oh! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral, une Tragédie bien sanguinaire! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro*; dans sa jalouse fureur, je lui aurais fait noblement poignarder le Puissant vicieux; & comme il aurait vengé son honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal sur un peuple désolé; tout cela très-loin de nos Mœurs, n'aurait, je crois, blessé personne; on eut crié *bravo! ouvrage! bien moral.* Nous étions sauvés, moi & mon *Figaro* sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français & non faire

ruiſſeler les larmes de leurs épouſes, de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce temps-là, prodigue, aſſez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oſerait-on dire au Théâtre, d'un Seigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui reprocher ſon trop de galanterie? N'eſt-ce pas là le défaut le moins conteſté par eux-mêmes? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modeſtement (& c'eſt un noble effort) en convenant que j'ai raiſon.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le reſpect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que ç'eut été bleſſer toutes les vraiſemblances? concluez donc en faveur de ma Piece, puiſqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuſe n'aurait produit aucun mouvement comique, ſi je ne lui avais gaiment oppoſé l'homme le plus dégourdi de ſa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, ſa propriété, ſe moque des projets de ſon maître, & s'indigne très-plaiſamment qu'il oſe joûter de ruſe avec lui, maître paſſé dans ce genre d'eſcrime.

Ainſi, d'une lutte aſſez vive entre l'abus de la puiſſance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occaſion, tout ce que la ſéduction a de plus entraînant; & le feu, l'eſprit, les reſſources que l'infériorité piquée au jeu, peut oppoſer à cette attaque; il n'aît dans ma Piece un jeu plaiſant d'intrigue, où *l'époux ſuborneur*, contrarié, laſſé, haraſſé, toujours arrêté dans ſes vues, eſt obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de ſa femme qui, bonne, indulgente & ſenſible, finit par lui pardonner: c'eſt ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Meſſieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends? accueillez-en une plus ſévere qui bleſſe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas: c'eſt qu'un Seigneur aſſez vicieux pour vouloir proſtituer à ſes caprices tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe jouer dans ſes domaines, de la pudicité de tou-

tes ſes jeunes vaſſales, doit finir comme celui-ci, par être la riſée de ſes valets. Et c'eſt ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, l'orſqu'en fureur au cinquieme Acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidele, montre à ſon Jardinier un cabinet, en lui criant: *Entres-y toi, Antonio; conduis devant ſon juge l'infame qui m'a deshonoré*; & que celui-ci lui répond: *il y a, parguene, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auſſi qu'à votre tour!* ..

Cette profonde moralité ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adverſaires qu'à travers ſa forte leçon, il a porté la conſidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de ſon pinceau; je leur ferais remarquer que, croiſé dans tous ſes projets, le Comte *Almaviva* ſe voit toujours humilié, ſans être jamais avili.

En effet, ſi la Comteſſe uſait de ruſe pour aveugler ſa jalouſie dans le deſſein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ſes pieds ſon époux, ſans le dégrader à nos yeux. La vicieuſe intention de l'épouſe, briſant un lien reſpecté; l'on reprocherait juſtement à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables: car nos jugemens ſur les mœurs ſe rapportent toujours aux femmes; on n'eſtime pas aſſez les hommes pour tant exiger d'eux ſur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, eſt que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais ſeulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'eſt la pureté des motifs qui ſauve ici les moyens, du reproche; & de cela ſeul, que la Comteſſe ne veut que ramener ſon mari, toutes les confuſions qu'il éprouve ſont certainement très-morales; aucune n'eſt aviliſſante.

Pour que cette vérité vous frappe d'avantage, l'Auteur oppoſe à ce mari peu délicat, la plus vertueuſe des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé; quand l'expoſe-t-on à vos regards? dans le moment critique où ſa

bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie, de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuser d'indécense! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princesses aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; & l'on ne souffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre faiblesse! O grande *influence de l'Affiche*! jugement sûr & conséquent! avec la différence du genre on blâme ici, ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe; point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva!* Distingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelqu'intérêt importun tendant trop à les dissiper, ne vous avertissait enfin qu'il est tems de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari, n'est pas ici ce qui nous touche; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme & des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût & de sa colere, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe; elle est un modele de vertu, l'exemple de son sexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des Scenes; si ce principe avoué, de toute décence théâtrale, n'a point frappé nos juges à la représentation, c'est vainement que j'en étendrais ici le développement, les conséquences; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défences de l'accusé qu'il est chargé de perdre; & ma Comtesse n'est point traduire au Parlement de la nation: c'est une [illegible]

On a vu la légere esquisse de son aimable caractere, dans la charmante Piece d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'Officier, n'y parut blâmable à personne; quoique la tournure des Scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière, si l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur: chacun se livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête & sensible, qui réprime ses premiers goûts, & notez que dans cette Piece, l'époux ne paraît qu'un peu sot; dans la mienne, il est infidele; ma Comtesse a plus de mérite.

Aussi, dans l'ouvrage que je défens, le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la Comtesse! Le reste est dans le même esprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariste, spirituelle, adroite & rieuse, a-t-elle aussi le droit de nous intéresser? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de son état, elle n'hésite pas à confier les intentions du Comte, aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite, sa maîtresse & son fiancé. C'est que, dans tout son rôle, presque le plus long de la Piece, il n'y a pas une phrase, un mot, qui ne respire la sagesse & l'attachement à ses devoirs: la seule ruse qu'elle se permette, est en faveur de sa maîtresse, à qui son dévouement est cher, & dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, *Figaro* m'amuse-t-il, au-lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, & vous le savez, le malhonnête homme de la Piece: en le voyant forcé par son état, de repousser l'insulte avec adresse; on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son Seigneur, que pour garantir ce qu'il aime, & sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte & ses agens, chacun fait dans la Piece à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres;

c'eſt une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du ſiecle; on paſſe la vie à ne faire autre choſe! il eſt même tellement reçu de déchirer ſans pitié les abſens, que moi qui les défens toujours, j'entens murmurer très-ſouvent: quel diable d'homme, & qu'il eſt contrariant! il dit du bien de tout le monde.

Eſt-ce mon Page, enfin, qui vous ſcandaliſe, & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, ſerait-elle dans l'acceſſoire? O cenſeurs délicats! beaux eſprits ſans fatigue! inquiſiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les reflexions de cinq années; ſoyez juſtes une fois, ſans tirer à conſéquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur; cherchant tout, ſans rien démêler; idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa maraine, eſt-il un ſujet de ſcandale? Aimé de tout le monde au Château; vif, eſpiégle & brûlant, comme tous les enfans ſpirituels; par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut-être il n'eſt plus un enfant; mais il n'eſt pas encore un homme; & c'eſt le moment que j'ai choiſi, pour qu'il obtint de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Cenſeurs! ce n'eſt pas là le mot: vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, meme le plus pur, a un motif intéreſſé: on ne l'aime donc pas encore; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'Auteur a mis avec gaité dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant: *Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien!* . . . .

Pour lui imprimer plus fortement le caractere de l'enfance, nous le faiſons exprés tutoyer par *Figaro*. Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés? Voyez-le à la fin de ſon rôle; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la

main à l'épée aux premieres railleries du Comte, ſur le quiproquo d'un ſoufflet. Il ſera fier, notre étourdi! mais c'eſt un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie? Que lui voulaient-elles? hélas! rien: c'était de l'intérêt auſſi; mais, comme celui de la Comteſſe, un pur & naïf intérêt; un intérêt . . . . . ſans intérêt.

Mais eſt-ce la perſonne du Page ou la conſcience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à ſe rencontrer dans la Piece? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre ſur ſa voie; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'eſt amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus abſolu chez lui, dès qu'il ſuit un projet coupable, peut-être mis au déſeſpoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de ſe rencontrer ſur ſa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractere vif & bouillant que je lui ai donné, je ſerai coupable à mon tour, ſi je le montre ſur la Scene. Mais à treize ans qu'inſpire-t-il? quelque choſe de ſenſible & doux, qui n'eſt amitié ni amour, & qui tient un peu des deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impreſſions, ſi nous vivions dans un ſiecle moins chaſte, dans un de ces ſiecles de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs ſerres chaudes, les Grands mariaient leurs enfans à douze ans, & faiſaient plier la nature, la décence & le goût aux plus ſordides convenances, en ſe hâtant ſur-tout d'arracher de ces êtres non formés; des enfans encore moins formables, dont le bonheur n'occupait perſonne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages, qui n'avaient nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin: & le caractere de mon Page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le moraliſte apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi,

Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger, est le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement, dont son *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, se voir au moins punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnaît son fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite, est celle des hommes, & non la sienne, Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait, Censeurs raisonnables! étudiez la Scene suivante, qui faisait le nerf du troisieme Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévere n'obscurcit la gaité de l'action.

Quand *Moliere* a bien humilié la Coquette, ou Coquine du *Misantrope*, par la lecture publique de ses lettres à tous ses amans, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés, il a raison ; qu'en ferait-il ? vicieuse par goût & par choix ; veuve aguerrie ; femme de Cour ; sans aucune excuse d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme ; il l'abandonne à nos mépris, & telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnoissance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuse, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique sur les vrais fauteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la Scene.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnaître sa mere en Marceline.*)

C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! & votre fils? Vous m'aviez juré. . . .

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et si l'on y regardait de si près, pe-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! Je n'entens pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étais née, moi, pour être sage, & je la suis devenue sitôt qu'on ma permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiegent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer un enfant, à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévérement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la regle.

MARCELINE *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris, les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse: vous, & vos Magistrats, si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats.

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes; ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE *à part.*

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera j'en réponds : vis entre une épouse, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrappé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qu'ils tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau; & maintenant que la Piece est connue, si les Comédiens avaient le courage de le restituer à ma priere, je pense que le Public leur en saurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. --- Non, Messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres

sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique ; *la corruption des jeunes personnes* ; & j'avais raison de le dire que vous trouvez ma Piece trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévere. Il n'y a que façon de s'entendre.

--- Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle en jaillissant, les manchettes de tout le monde. -- Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaitre : au tems qui court on a beau jeu sur cette matiere au Théâtre. M'est-il permis de composer en Auteur qui sort du collége, de toujours faire rire des enfans ; sans jamais rien dire à des hommes ? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale, en faveur de ma gaité, comme on passe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raison ?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévere : quiconque a dit tout ce qu'il sait, dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mere Coupable* ; & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations ; j'y prodiguerai les traits de la plus austere morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déjà grondé, j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colere.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien : jeunes personnes modestes & timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprens sa défence que pour justifier votre goût :) lorsque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Piece, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente ; exa-

minez bien cet homme-là; sachez son rang, son état, son caractere, & vous connaîtrez sur le champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier; *ils médiraient, qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces Libellistes honteux, qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infâmes contre l'Auteur, pendant que l'on jouait sa Piece. Ils savent que je les connais: si j'avais eu dessein de les nommer, c'aurait été au ministere public; leur supplice est de l'avoir craint: il suffit à mon ressentiment. Mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du Public sur une aussi lâche épigrame! semblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent ~~dordures~~ d'ordes, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importans, qui blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au Spectacle, dans le très-plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colere; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'Auteur, & se retirant pour céler un peu de grimace: emportés par un mot de la scene, & soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste: au plus léger trait de gaité, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissemens, l'ancer sur le Public un regard mépriſant, dont il est écrasé; toujours prêt à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Moliere*, lequel outré du succès de l'*Ecole des Femmes*, criait des balcons au Public, *ris donc, Public, ris donc!* En

vérité c'eſt un plaiſir. & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échaufait dans le foyer (même d'honnêtes Plébéyens) ſur ce qu'ils nommaient ſpirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard, ſec & bruſque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de ſa canne, & dit en s'en allant : *Nos Français ſont comme les enfans qui braillent quand on les éberne*. Il avait du ſens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour mieux penſer, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus ſenſés ont été pris en mauvaiſe part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure deſcendre des loges à cette réponſe de *Figaro* ?

LE COMTE.

Une réputation déteſtable ?

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle ; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant ?

Je dis moi, qu'il n'y en a point, qu'il ne ſaurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obſcur ou peu connu, peut valoir mieux que ſa réputation, qui n'eſt que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un ſot en place, en paraît une fois plus ſot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & ſa naiſſance ont placé ſur le grand Théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut preſque toujours moins que ſa réputation, s'il parvient à la rendre mauvaiſe. Une aſſertion ſi ſimple & ſi loin du ſarcaſme, devait-elle exciter le murmure ? ſi ſon application paraît fâcheuſe aux Grands peu ſoigneux de leur gloire ; en quel ſens fait-elle épigramme ſur ceux qui méritent nos reſpects, & quelle maxime plus juſte au Théâtre, peut ſervir de frein aux Puiſſans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres ?

Non qu'il faille oublier, (a dit un Ecrivain ſévère ; & je me plais à le citer, parce que je ſuis de ſon avis.)

» Non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on doit aux rangs » élevés; il eſt juſte au contraire que l'avantage de la naiſ- » ſance ſoit le moins conteſté de tous; parce que ce bien- » fait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, vertus, » ou qualité des aïeux de qui le reçut, ne peut aucune- » ment bleſſer l'amour-propre de ceux auxquels il fut » refuſé: parce que dans une monarchie ſi l'on ôtait les » rangs intermédiaire, il y aurait trop loin du monarque » aux ſujets; bientôt on n'y verrait qu'un deſpote & des » eſclaves: le maintien d'une échelle graduée du labou- » reur au potentat, intéreſſe également les hommes de » tous les rangs, & peut-être eſt le plus ferme appui » de la conſtitution monarchique. «

Mais quel Auteur parlait ainſi? qui faiſait cette profeſ- ſion de foi ſur la nobleſſe, dont on me ſuppoſe ſi loin? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMAR- CHAIS plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grande & ſévère queſtion, qui décida bientôt de l'honneur d'un Noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défens on n'attaque point les états, mais les abus: les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais; voilà les rumeurs expliquées: mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun ſans lui trouver vingt défenſeurs?

Un avocat célèbre, un magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le ju- gement d'un *Brid'oiſon?* Ce mot de *Figaro* ſur l'indi- gne abus des plaidoiries de nos jours (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*) a bien montré le cas que je fais du no- ble métier d'avocat; & mon reſpect pour la magiſtra- ture ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quel- le école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le mor- ceau ſuivant, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel, parlant des Magiſtrats, s'exprime en ces termes formels:

» Quel homme aiſé voudrait, pour le plus modique » honnoraire, faire le métier cruel de ſe lever à quatre » heures, pour aller au Palais tous les jours s'occuper » ſous des formes preſcrites, d'intérêts qui ne ſont ja-

» mais les siens; d'éprouver sans cesse l'ennui de l'impor-
» tunité, le dégoût des sollicitations, le bavardage des
» Plaideurs, la monotonie des Audiences, la fatigue des
» délibérations, & la contention d'esprit nécessaires aux
» prononcés des Arrêts, s'il ne se croyait pas payé de
» cette vie laborieuse & pénible, par l'estime & la con-
» sidération publique? & cette estime est-elle autre
» chose qu'un jugement, qui n'est même aussi flatteur
» pour les bons Magistrats, qu'en raison de sa rigueur
» excessive contre les mauvais? «

Mais quel Ecrivain m'instruisait ainsi par ses leçons! Vous allez croire encore que c'est PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit, c'est lui, en 1773, dans son quatrieme mémoire, en défendant jusqu'à la mort, sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer, & je blâme ce qui peut nuire.

--- Mais, dans cette *Folle Journée*, au-lieu de sapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhensibles au Théâtre : votre monologue sur-tout contient sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence! --- Eh! croyez-vous, Messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure & l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? que n'ai-je pas dû justifier ce que j'avais osé écrire? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *Que les sottises imprimées n'ont d'importances qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Est-ce donc la une vérité d'une conséquence dangereuse? Au-lieu de ces inquisitions puériles & fatiguantes, & qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais; si, comme en Angleterre, on était assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue : loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pouriraient en germant, & ne se propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, est la faiblesse de les craindre : ce qui fait vendre les sottises, est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro? *Que sans la liberté de blâmer,*

blâmer, il n'eſt point d'éloge flatteur; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire? des moralités inſidieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'Auteur veille pour l'avenir dans, la critique du paſſé; qui peut avoir droit de s'en plaindre? & ſi, ne déſignant ni tems, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes conſidérables: n'eſt-ce pas aller à ſon but?

La Folle Journée explique donc comment dans un tems proſpere, ſous un Roi juſte, & des Miniſtres modérés, l'Ecrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le regne d'un bon Prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans Rois; & plus le Gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe: chacun y faiſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions: nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions nous? Chaque Peuple tient à ſon culte, & chérit ſon Gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous éleve au-deſſus d'eux. Notre Littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françaiſe & nous obtient de l'Europe entiere une prédilection avouée qui juſtifie, en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun toujours le ſeul avantage qui lui manque; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger avec les gens de lettres; les talens perſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſpu-

ter ce noble objet, & les archives académiques se remplir presque également de papiers & de parchemins.

Revenons à la *Folle Journée*.

Un Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disait un soir au Spectacle: expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre Piece, on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style? --- De mon style, Monsieur? Si par malheur j'en avois un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie: ne connoissant rien d'insipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'Auteur, quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages & les mets en situation: --- songe à toi *Figaro*, ton maître va te deviner. --- Sauvez-vous vîte *Chérubin*; c'est le Comte que vous touchez. --- Ah! Comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent? --- Ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'esprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la sensibilité de la Comtesse, qui n'a pas la gaité de *Suzanne*, qui n'a pas l'espiéglerie du Page, & sur-tout d'aucun d'eux, la sublimité de *Brid'oison* : chacun y parle son langage: eh! que le Dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre! ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher si j'ai du leur prêter mon style.

Quelques malveillans ont voulu jetter de la défaveur sur cette phrase de Figaro: *sommes-nous des soldats qui tuent & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeste ils ont feint d'appercevoir: *que je répands une lumiere décourageante sur l'état pénible du Soldat; & il y a des choses qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté: reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de la paye, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre & comptant la gloire pour rien, je versais de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers; on me demanderait justement compte d'un mot indiscretement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général exclusivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet, pour lesquels il fait la campagne? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de *Figaro*. Que ce fou-là se montre, s'il existe; nous l'enverrons étudier sous le Philosophe *Babouc*, lequel éclaircit diserrement ce point de discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, *Figaro* pouvait également opposer à sa situation tout etat qui exige une obéissance implicite; & le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire sans jamais rien examiner, comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout affronter sur des ordres non motivés, *de tuer & se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions, doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglement.

Qu'auroit-ce été, bon Dieu! si j'avais fait usage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entends louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase? A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble présence d'esprit, lorsqu'arrêtant *Louis XIV* prêt à pousser son cheval dans le Rhin, il dit à ce Monarque *: Sire, avez-vous besoin du bâton de Maréchal?*

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au Roi devant toute son Armée : vous moquez-vous donc, Sire, de vous exposer dans un fleuve? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune?

Ainſi, l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du ſiecle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! & ſi j'en avais pris le ſens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hazard, ſans ſe rendre compte de rien; s'extaſier ſur une ſottiſe qui n'a pu jamais être dite, & proſcrite un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines!* a dit un Seigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines!* a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglais de ſa loge. *Urſulines!* ah Mylord! ſi vous entendiez le français! . . . Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant. --- C'eſt qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Urſulines!* Abbé, parlez-nous donc! L'Abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglais) comment trouvez-vous *Urſulines?* Fort indécent, répond l'Abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne*; & tout le beau monde a répété, *Urſulines eſt fort indécent.* Pauvre Auteur! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayais d'établir que, dans l'événement de la Scene, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloître, plus elle doit ſe feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie: ils ont proſcrit mes *Urſulines*!

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme? j'avais été juſqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Piece, demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fit entrer la Comteſſe? A moi, cela m'était égal; je l'aurais miſe où l'on aurait voulu; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites Cordelieres*, tant je tiens peu aux *Urſulines!* Mais on agit ſi durement!

Enfin, le bruit croissant toujours; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avais mis: chacun alors content de soi, de tout l'esprit qu'il avait montré, s'est appaisé sur *Ursulines*, & l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma Piece; & s'ils sentaient seulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaisir à la faire, il n'y aurait personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point; & ils ne rient point à ma Piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais plusieurs amateurs, qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage*: excusons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'ensemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaité: à un dialogue assez vif, dont la facilité nous cache le travail, si l'Auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue & se dénoue sans cesse, à travers une foule de situations comiques, de tableaux piquans & variés qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même spectacle; (essai que nul homme de lettres n'avait encore osé tenter!) que restait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite? attaquer, poursuivre l'Auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées; c'est ce qu'on a fait sans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui, depuis dix grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir, est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingt ans il portera son fruit. Les Auteurs de ce tems-là, compareront leur sort au nôtre, & nos enfans sauront à quel prix on pouvait amuser leurs peres.

Allons au fait : ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui, dans les replis du cœur, produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain.

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots ?
Recevoir, prendre & demander;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſéveres. Je ne puis le nier, je l'ai dit Mais reviendrai-je ſur ce point ? Si c'eſt un mal, le remede ſerait pire : il faudrait poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer : revenir à montrer qu'il n'y a point de ſynoyme en français, entre *l'homme de la Cour, l'homme de Cour, & le Courtiſan par métier.*

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint ſeulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe : que ſi cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, ſans intérêt ; ſi, loin de jamais nuire à perſonne, il ſe fait eſtimer de ſes égaux, & reſpecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaiſir, s'il en était queſtion.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins l'énoncé d'un état, que le réſumé d'un caractere adroit, liant, mais réſervé, preſſant la main de tout le monde en gliſſant chemin à travers, menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir, ne ſe faiſant point d'ennemis, mais donnant près d'un foſſé, dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête : laiſſant à part tout préjugé qui pourrait ralentir ſa marche, ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin. . . . . .

Prénant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de Cour.*

LAFONTAINE.

Cette acception n'eſt pas auſſi défavorable que celle du *Courtiſan par métier*, & c'eſt l'homme dont parle *Figaro*

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier; quand parcourant tous les poſſibles, je le montrerais avec ſon maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil, ayant toutes les prétentions ſans en juſtifier une, ſe donnant l'air du *protégement*, pour ſe faire chef de parti; dénigrant tous les concurrens qui balanceraient ſon crédit, faiſant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer: vendant ſes maîtreſſes à ſon maître, lui faiſant payer ſes plaiſirs, &c. &c. & quatre page d'&c. il faudrait toujours revenir au diſtique de *Figaro. Recevoir, prendre & demander : voilà le ſecret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point; il y en eut dit-on, ſous *Henri III*, ſous d'autres Rois encore, mais c'eſt l'affaire de l'Hiſtorien, & quant à moi, je ſuis d'avis que les vicieux du ſiecle en ſont comme les Saints, qu'il faut cent ans pour les canoniſer. Mais puiſque j'ai promis la critique de ma Piece, il faut enfin que je la donne.

En général ſon grand défaut eſt *que je ne l'ai point faite en obſervant le monde, qu'elle ne peint rien de ce qui exiſte, & ne rappelle jamais l'image de la ſociété où l'on vit, que ſes mœurs baſſes & corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'eſt ce qu'on liſait dernierement dans un beau diſcours imprimé, compoſé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'eſprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais uſage de cette allure oblique & torſe avec laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du ſtilet au flanc, je ſuis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération paſſée reſſemblait beaucoup à ma Piece, que la géné-

ration future lui reſſemblera beaucoup auſſi ; mais que pour la génération préſente, elle ne lui reſſemble aucunement ; que je n'ai jamais rencontré ni mari ſuborneur, ni ſeigneur libertin, ni courtiſan avide, ni juge ignorant ou paſſionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur baſſement jaloux. Et que ſi des ames pures, qui ne s'y reconnaiſſent point du tout, s'irritent contre ma Piece & la déchirent ſans relâche, c'eſt uniquement par reſpect pour leurs grands-peres, & ſenſibilité pour leurs petits-enfans. J'eſpere, après cette déclaration, qu'on me laiſſera bien tranquille ; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENS DE LA PIECE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ſes manieres. Dans les mœurs *de ce temps-là* les Grands traitaient en badinant toute entrepriſe ſur les femmes. Ce rôle eſt d'autant plus pénible à bien rendre que le perſonnage eſt toujours ſacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. *Molé*), il a fait reſſortir tous les rôles, & aſſuré le ſuccès de la Piece.

Son vêtement du premier & ſecond Acte eſt un habit de chaſſe avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien coſtume eſpagnol. Du troiſieme Acte juſqu'à la fin, un habit ſuperbe de ce coſtume.

LA COMTESSE agitée de deux ſentimens contraires, ne doit montrer qu'une ſenſibilité réprimée, ou une colere très-modérée, rien ſur-tout qui dégrade aux yeux du ſpectateur, ſon caractere aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la Piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle. *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, ſecond & quatrieme Acte, eſt une lévite commode, & nul ornement ſur la tête, & elle eſt cenſée incommodée. Au cinquieme Acte elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'Acteur qui jouera ce rôle, de bien ſe pénétrer de ſon eſprit, comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyait autre choſe que de la raiſon aſſaiſonnée de gaité & de ſaillies, ſur-tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier Comique du Théâtre. M. *Préville*, a

jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées, & pourrait s'élever à son entiere conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville.*

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle & rieuse, mais non de cette gaité presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractere est dessiné dans la Préface, & c'est là que l'Actrice, qui n'a point vu Mlle. *Contat*, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes, est un juste blanc à basquines, tres-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchaudes, *à la Suzanne.* Dans la fête du quatrieme Acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme Acte la lévite de sa maîtresse, & nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractere. Si l'Actrice qui le joue s'éleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui suit la reconnaissance du troisieme Acte; elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquieme Acte on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un payson espagnol, où les manches pendent par derriere, un chapeau & des souliers blancs.

FANCHETTE est un enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes sur la tête.

Il sera celui des autres payſannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme; nous n'avons point à nos Théâtres de très-jeune homme aſſez formé, pour en bien ſentir les fineſſes. Timide à l'excès devant la Comteſſe, ailleurs un charmant poliſſon: un deſir inquiet & vague eſt le fond de ſon caractere. Il s'élance à la puberté, mais ſans projet, ſans connaiſſances, & tout entier à chaque événement: enfin il eſt ce que toute mere, au fond du cœur, voudrait peut-être que fut ſon fils, quoiqu'elle dût beau coup en ſouffrir.

Son riche vêtement au premier & ſecond Acte, eſt celui d'un Page de Cour eſpagnol, blanc & brodé d'argent; le léger manteau bleu ſur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme Acte il a le corſet, la jupe & la toque des jeunes payſannes qui l'amenent. Au cinquieme Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

BARTHOLO. Le caractere & l'habit comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'eſt ici qu'un rôle ſecondaire.

BAZILE. Caractere & vêtement comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'eſt auſſi qu'un rôle ſecondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne & franche aſſurance des Bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'eſt qu'une grace de plus, qui doit être à peine ſentie, & l'Acteur ſe tromperait lourdement & jouerait à contre-ſens, s'il y cherchait le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractere, & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera du vrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, preſqu'une ſoutanne; une groſſe perruque, une gonille ou rabat eſpagnol au col, & une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge : mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUASIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

PÉDRILLE. En veſte, gilet, ceinture, fouet & bottes de poſte, une récille ſur la tête, chapeau de courier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du Théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque Scene, le nom des perſonnages dans l'ordre où le Spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la Scene, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des Pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de Société.

Lu & approuvé le 25 Janvier 1785. BRET.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1785. LE NOIR.

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

La Scène représente un salon dans lequel on voit; à droite, une porte de communication dans la chambre de la Comtesse, & une dans celle du Comte.

SCÈNE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *mesurant le salon avec une toise.*

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, mon petit chapeau, le trouve-tu mieux ainsi?

FIGARO.

Sans comparaison, ma charmante. Ah! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une jolie fiancée, est doux le matin des noces à l'œil amoureux d'un époux.

SUZANNE.

Que mesurois-tu donc-là, Figaro?

FIGARO.

Je voyois si le charmant lit que Monseigneur doit nous donner, aura bonne grace dans cette chambre.

SUZANNE.

Dans cette chambre? Je ne veux pas.

FIGARO.

Pourquoi cela?

SUZANNE.

Je ne veux pas.

FIGARO.

Mais encore? . . . on dit des raisons.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire.

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous. . . .

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, c'est accorder que je puis avoir tort: tiens, Figaro, es-tu mon serviteur?

FIGARO.

Assurément; mais pourquoi cette fantaisie contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu entre les deux appartemens? La nuit, Madame, se trouve-t-elle incommodée? elle n'a qu'à sonner; zest en deux pas te voilà chez elle: Monsieur a-t-il besoin de moi? crac en trois sauts je suis dans sa chambre.

SUZANNE.

Oui; mais lorsque Monsieur le Comte aura bien tinté le matin pour te donner quelque bonne & longue commission, zest en deux pas il est à ma porte, & crac en trois sauts. . . .

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Ah? c'est qu'il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'y a-t-il bon Dieu?

SUZANNE.

Il y a que Monsieur le Comte Almaviva, las de courtiser les belles du canton, veut rentrer le soir au château ; mais ce n'est pas chez sa femme ; c'est chez la tienne, entends-tu, qu'il a jetté ses vues, auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas ? & c'est ce que Bazile, l'honnête agent de ses plaisirs, & mon noble maître à chanter, me répete chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile ! oh, mon mignon ! si jamais volée de bois vert, appliquée sur l'échine d'un pédant, a duement redressée la moëlle épiniere de quelqu'un. . . .

SUZANNE.

Pauvre garçon ! & cette dot qu'on me donne, crois-tu donc que c'étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avois assez fait pour le croire.

SUZANNE.

Mon Dieu que les gens d'esprit sont bêtes ?

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Il l'a destiné à obtenir de moi certain moment, certain quart d'heure, seul à seul, qu'un ancien droit du Seigneur. . . . tu sais s'il étoit triste ?

FIGARO.

Je le sais si bien que sans l'abolition de ce droit honteux, je ne t'usse jamais épousé dans ses domaines.

SUZANNE.

Eh bien ! il se répent de l'avoir aboli, & c'est sur ta fiancée qu'il prétend le racheter aujourd'hui.

FIGARO.

Ma tête s'amolit de surprise, & mon front fertilisé . . . (*Il se frotte le front.*)

SUZANNE, *lui ôtant la main.*

Ne le frotte donc pas.

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE.

S'il y venoit quelques petits boutons? des gens superstitieux. . . .

FIGARO.

Tu ris, friponne? Ah! s'il y avoit moyen d'attrapper ce grand trompeur en le faisant tomber dans un bon piege, & d'empocher son or?

SUZANNE.

De l'intrigue, & de l'argent: Figaro! te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

Quoi! La crainte? . . . .

FIGARO.

Ce n'est pas cela non plus: entrer la nuit chez quelqu'un; lui souffler sa femme, & recevoir cent coups de bâton, ce n'est pas difficile: mille sots coquins l'ont fait; mais conduire l'intrigue à bien, & sauver ses oreilles. . . . . (*La Comtesse sonne.*)

SUZANNE.

Madame la Comtesse sonne: elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces: le berger dit que cela porte bonheur aux femmes délaissées.

FIGARO.

Il y a encore quelque chose là-dessous. Tu ne me donne rien, mignone, avant de t'en aller? Un petit baiser?

SUZANNE.

Un baiser à mon amant d'aujourd'hui? Ah! je t'en souhaite. Et que diroit demain mon mari? (*Figaro l'embrasse malgré elle.*) Ah, fripon! quand cesseras-tu de me parler de ton amour du matin jusqu'au soir?

FIGARO.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.

SUZANNE, *baisant ses doigts réunis sur sa bouche, & les déployant ensuite sur Figaro.*

Allez, Monsieur, je n'ai plus rien à vous.

FIGARO.

Ah! mais, ce n'étoit pas ainsi que je te l'avois donné. (*Suzanne sort.*)

SCÈNE II.

FIGARO, *seul.*

CHARMANTE fille! toujours riante, toujours verdissante; pleine de gaieté, d'amour, de délices! mais sage, sage, Ah, Monseigneur, mon cher Monseigneur! vous voulez m'en donner à garder! Je m'étonnois aussi que m'ayant donné la place de concierge, vous m'eussiez nommé courier de dépêches. J'entends, Monseigneur: trois promotions à la fois; vous, compagnon-Ministre; moi, casse-cou politique; Suzanne, Dame du lieu, & puis fouette courier. Pendant que je courrai d'un côté, vous ferez faire de l'autre un joli chemin à ma belle. Moi, me crottant; m'échinant pour la gloire de votre famille, vous daigneriez concourir à l'agrandissement de la mienne: quelle douce réciprocité! Mais, Monseigneur il y a de l'abus. Faire à la fois deux personnages, celui de votre maître, & celui de votre valet; représenter en même tems, dans une cour étrangere, le Roi & moi, c'est trop de moitié. . . . . & toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendte à clocher devant les boiteux. Je veux. . . . mais non, dissimulons avec eux, & tâchons de les enférer l'un par l'autre. Attention sur la journée, Monsieur Figaro, attention. Donner le change aux petites passions du Comte; rompre ses desseins, & travailler à l'exécution des miens; empocher les présens & écarter une Marceline méchante en diable: étriller rondement Monsieur du Bazile. . . .

SCÈNE III.

FIGARO, LE DOCTEUR BARTHOLO, MARCELINE.

FIGARO, *se tournant, & voyant le Docteur.*

EH! voilà le cher Docteur!

LE DOCTEUR.

Eh bien! Après?

FIGARO.

Sont-ce mes noces avec Suzon qui vous amenent au château, Docteur?

LE DOCTEUR.

Non, mon cher Monsieur.

FIGARO.

Ce seroit trop généreux.

LE DOCTEUR.

Et par trop sot.

FIGARO.

Eh! bon jour donc, cher Docteur de mon cœur.

LE DOCTEUR.

Bavard infernal, laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur? Seroit-il arrivé quelque chose à votre mule? Les gens de votre état sont si durs; ils n'ont pas plus de pitié des pauvres bêtes, que si c'étoit en vérité . . . des hommes. Eh bien! Marceline, avez-vous toujours envie de plaider contre moi? pour ne s'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LE DOCTEUR.

Quest-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous contera cela. (*En s'en allant il donne une tappe sur le ventre du Docteur.*) Adieu, Docteur.

SCÈNE

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, MARCELINE.

LE DOCTEUR.

LE drôle est toujours le même.

MARCELINE.

Vous voilà donc enfin, éternel Docteur, toujours si grave & si compassé, qu'on auroit le tems de mourir vingt fois en attendant vos secours!

LE DOCTEUR.

Toujours amere, & provoquante: Eh bien! qui m'amene ici? seroit-il arrivé au Comte quelqu'accident? & la Rosine, sa perfide Comtesse, seroit-elle malade, Dieu merci?

MARCELINE.

Le Comte la néglige.

LE DOCTEUR.

O! digne époux qui me venge!

MARCELINE.

Au moins c'est ce que m'a dit Bazile.

LE DOCTEUR.

Cet autre fripon loge ici! c'est une caverne! & qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Eh bien, Docteur; vous souvenez-vous du petit Emanuel, tendre fruit de notre amour? vous souvenez-vous de vos promesses? vous rappellez-vous vos serments? . . . .

LE DOCTEUR.

Est-ce pour écouter toutes ces sornettes-là, que vous m'avez, tout exprès, fait venir de Séville?

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus: mais puisque l'honneur ne vous porte pas à la justice de m'épouser, aidez-moi donc à en épouser un autre.

LE DOCTEUR.

Ah! volontiers, volontiers, parlons... Mais quel eſt le mortel abandonné du ciel & des femmes? . . .

MARCELINE.

Eh! qui pourroit-ce être, Docteur? ſinon le gai, le beau, l'aimable Figaro?

LE DOCTEUR.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Toujours gai, jamais fâché; généreux, généreux. . . .

LE DOCTEUR.

Comme un voleur. . . .

MARCELINE.

Comme un Seigneur.

LE DOCTEUR.

Et la Suzanne?

MARCELINE

Elle ne l'aura pas, la ruſée, ſi vous vouliez m'aider à faire valoir la promeſſe de mariage qu'il m'a faite.

LE DOCTEUR.

Mais ſon mariage eſt trop avancé.

MARCELINE.

On en romp par fois de plus avancé.

LE DOCTEUR.

Mais le moyen?

MARCELINE.

J'aurois bien un ſecret, mais. . . .

LE DOCTEUR.

Les femmes en ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Vous ſavez bien que je n'en ai pas pour vous. Toute femme eſt galante, mais timide: Elle eût plus avanturé ſans une voix intérieure qui lui dit: ſois belle, ſi tu peux; ſage, ſi tu veux; mais, ſur-tout, ſois conſidérée; il le faut . . . puiſqu'il faut donc que l'on ſoit au moins conſidérée; que toute femme en ſent l'importance, il ne ſera pas difficile de faire adopter ces principes à Suzanne, & lorſque Monſieur le Comte voudra la faire

entrer dans les vues qu'il a sur elle, elle le refusera, & le Comte saisira avec empressement l'occasion que je lui donnerai de s'en venger, en me faisant épouser Figaro.

LE DOCTEUR.

Elle a raison, parbleu; le tour seroit bon de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui me fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs. . . . .

LE DOCTEUR.

Et qui ma volé cent écus que j'ai toujours sur le cœur. Il seroit délicieux de me venger ainsi d'un scélérat.

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur!

SCÈNE V.

SUZANNE, *apportant un ruban, & une robe de taffetas blanc*, LE DOCTEUR, MARCELINE.

SUZANNE.

L'ÉPOUSER! l'épouser! épouser, qui? mon Figaro?

MARCELINE.

Pourquoi pas? vous l'épousez bien?

LE DOCTEUR.

Plaisant argument de femme en colere.

MARCELINE.

Sans compter Monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE.

Votre servante, Madame: il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE.

Bien la vôtre, Madame: Où est donc l'amertume? Il est bien juste qu'un loyal Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens.

SUZANNE.

Qu'il procure! . . . . Heureusement que la jalousie

de Madame eſt auſſi connue, que ſes droits ſur Figaro ſont légers.

MARCELINE

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Ah! cette façon, Madame, eſt celle des femmes ſavantes.

LE DOCTEUR, *voulant emmener Marceline.*

Adieu, la charmante fiancée de notre Figaro.

MARCELINE.

Je ſalue l'humble ſervante des plaiſirs de Monſeigneur.

SUZANNE.

Et qui vous eſtime beaucoup, Madame.

MARCELINE.

Madame, me fera-t'elle auſſi l'honneur de me chérir un peu?

SUZANNE.

A cet égard, Madame n'a rien à deſirer.

MARCELINE.

C'eſt une ſi jolie perſonne, que Madame.

SUZANNE.

Eh, mais! aſſez pour déſoler, Madame.

MARCELINE.

Et ſur-tout bien reſpectable. . . . .

SUZANNE.

Mais c'eſt aux duegnes à l'être.

MARCELINE, (*furieuſe.*)

Aux duegnes! aux duegnes!

LE DOCTEUR.

Allons, Marceline, allons: (*Il la prend par le bras, & l'emmene.*)

MARCELINE.

Adieu, Madame. . . .

SUZANNE.

Adieu, Madame (*Lorſque Marceline eſt à la porte, Suzanne continue.*) Allez, pédante: je crains auſſi peu vos efforts, que je mépriſe vos outrages.

SCÈNE VI.

SUZANNE, *seule.*

VOYEZ un peu cette vieille sybille, parce qu'elle a fait quelqu'étude, & qu'elle a tourmenté la jeunesse de Madame, elle veut tout dominer au château . . . Mais, je ne sais plus ce que je venois faire.

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, SUZANNE.

CHÉRUBIN.

AH! que je suis content de te trouver seule, Suzanne: il y a deux heures que je te cherche.

SUZANNE.

Pourquoi cela?

CHÉRUIN.

Tu te marie, & moi, & je pars.

SUZANNE.

Comment, tu pars?

CHÉRUBIN.

Monseigneur me renvoie.

SUZANNE.

Vous avez fait quelque chose, Chérubin: comment se peut-il que le premier page de Monseigneur soit tombé dans sa disgrace?

CHÉRUBIN.

J'étois hier chez la cousine Fanchette, à lui faire répéter son petit rôle d'innocente. . . .

SUZANNE, *d'un air ironique.*

Son petit rôle d'innocente!

CHÉRUBIN.

Lorsque Monseigneur est entré, il s'est mis dans

une colere. . . . Sortez, dit-il, petit. . . . (Oh je n'oſe pas répéter devant une femme le gros mot qu'il a dit.) Sortez, & que demain vous ne couchiez pas au château. Si ma belle marraine ne l'appaiſe pas, je ſuis perdu.

SUZANNE.

Et pourquoi ne t'adreſſe-tu pas, toi-même, à elle?

CHÉRUBIN; *ſoupirant.*

Ah! Suzanne! Qu'elle eſt noble & belle, mais qu'elle eſt impoſante!

SUZANNE.

Ah! c'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, & qu'on peut tout oſer avec moi.

CHÉRUBIN.

Tu ſais bien, friponne, que je n'oſe pas oſer. Que tu es heureuſe, Suzanne, de voir tous les jours ma belle marraine, de lui parler à chaque inſtant, de l'habiller le matin, de la déshabiller le ſoir épingle à épingle. (*Voyant un ruban que Suzanne tient à la main,*) Queſt-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *contrefaiſant le ton paſſionné de Chérubin.*

C'eſt le ruban, le fortuné ruban, qui pendant la nuit, ſerre les cheveux de cette belle marraine.

CHÉRUBIN.

Ah! donne-le moi, mon cœur?

SUZANNE.

Son cœur! Mais voyez donc comme il eſt familier (*Chérubin lui arrache le ruban, & s'enfuit.*)

SUZANNE, *courant après lui.*

Voulez-vous bien me le rendre, petit voleur?

CHÉRUBIN.

On m'arracheroit plutôt la vie. Suzanne, tiens, tu diras que tu l'as perdu: tu diras . . . . tout ce que tu voudras; mais je ne le rendrai jamais.

SUZANNE.

Je prédis que dans trois ou quatre ans, vous ſerez le plus grand petit vaurien. . . .

CHÉRUBIN.

Ah! laisse-le moi, Suzon: je te donnerai ma romance; tu la chanteras à ma belle marraine; & quand je n'y serai plus, elle servira à te faire penser quelquefois à moi.

SUZANNE.

Taisez-vous, petit voleur, & rendez-moi mon ruban.

CHÉRUBIN.

Tu ne m'écoutes pas, Suzanne. Ta cousine Fanchette m'écoute bien, mais toi. . . . .

SUZANNE.

C'est bien dommage. . . . Ecoutez-donc, Monsieur.

CHERUBIN.

Tiens, Suzanne: depuis quelque tems j'éprouve à la vue d'une femme un sentiment. . . . Tout mon sein se souleve; mon visage est en feu: le besoin que j'ai de dire à quelqu'un, je vous aime, est si pressant, que je le dis à chaque instant à ta maîtresse, à toi: je le dis tout seul, en me promenant, aux arbres, aux nuages, aux vents qui les emporte avec mes paroles: hier je rencontrai Marceline. . . .

SUZANNE, *faisant un geste de surprise.*

Marceline. . . .

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? N'est-elle pas femme? N'est-elle pas fille? Une fille! Une femme! Que ces noms sont doux, qu'ils sont intéressans.

SUZANNE.

Allons, il devient fou. . . . Ah ça! Me rendez-vous mon ruban? (*Elle cherche à le lui arracher: mais elle manque son coup.*)

CHÉRUBIN.

Ah! Ouitche. (*Il s'enfuit derriere le fauteuil.*)

SUZANNE, *tourne autour du fauteuil, & coure après. Chérubin qui s'arrête enfin.*

Je le dirai à Monseigneur; je lui dirai: renvoyez-le à ses parens; renvoyez ce petit vaurien; c'est un petit voleur qui se donne les airs d'aimer Madame, qui em-

braſſe Fanchette, & qui veut m'en conter par-deſſus le marché.

CHÉRUBIN, *voyant venir le Comte.*

Ah! Suzanne, je ſuis perdu. (*Il ſe cache derriere le fauteuil.*)

SUZANNE.

Quelle frayeur! (*Voyant venir le Comte, elle cache de ſon corps le Page qui eſt derriere le fauteuil en criant:*) ah!

SCÈNE VIII.

LE COMTE, SUZANNE, CHÉRUBIN, *derriere le fauteuil.*

LE COMTE, *ſe tournant vers la couliſſe.*

JE rentre à l'inſtant. (*A Suzanne.*) Qu'eſt-ce que tu as, Suzanne? Ton petit cœur paroît bien ému? Au reſte c'eſt bien pardonnable le jour d'une noce.

SUZANNE.

Monſeigneur, allez-vous-en: ſi on vous trouvoit ici.

LE COMTE.

J'en ſerois au déſeſpoir, ma chere, mais je n'ai qu'un mot à te dire. (*Il s'aſſied dans le fauteuil.*) Le Roi m'a nommé ſon Ambaſſadeur à Londres, & je donne un excellent poſte à Figaro. Je l'emmenerai avec moi & je le fais courier d'ambaſſade. Tu ſuivras ton mari, ſans doute?

SUZANNE.

Le devoir d'une femme . . . Ah! ſi j'oſois parler!

LE COMTE.

Eh bien! parle, ma chere, parle! uſe d'un droit que tu prends aujourd'hui pour la vie.

SUZANNE.

Je n'en veux pas, Monſeigneur, je n'en veux pas. . . je ne ſais plus ce que je voulois dire.

LE COMTE.

Tu en étois. . . . ſur le devoir des femmes. Qu'en dis-tu? SU-

SUZANNE.

Lorſque Monſeigneur enleva la ſiennne de chez le Docteur, en renonçant, par amour pour elle au droit du Seigneur, ce droit honteux que vous avez aboli. . . .

LE COMTE.

Oui, & qui faiſoit bien de la peine aux filles, n'eſt-ce pas, Suzon, ce droit charmant, ſi tu voulois en jaſer ce ſoir au jardin avec moi ſur la brune, je mettrois un tel prix à cette légere faveur! . . .

SCÈNE IX.

LE COMTE, SUZANNE, BAZILE, CHÉRUBIN.

BAZILE, *dans la couliſſe.*

MONSEIGNEUR n'eſt pas chez lui, vous dis-je.

LE COMTE.

Ciel! d'ou vient cette voix!

BAZILE.

Il eſt chez Madame.

SUZANNE.

Ciel! c'eſt Bazile. Ah! Monſeigneur, s'il vous trouvoit ici.

LE COMTE, *cherchant un endroit pour ſe cacher.*

J'en ſerois au déſeſpoir. Quoi! pas un endroit pour ſe cacher. Ah! derriere ce fauteuil. (*Il s'avance vers le fauteuil. Suzanne ſe met entre lui, & le Page, cache ce dernier, qui, à meſure que le Comte avance, & que Suzanne recule, tourne du côté oppoſé à celui par où le Comte avance, & ſe cache tout entier dans le fauteuil, pendant que le Comte ſe cache derriere, Suzanne les couvre tous deux avec la lévite blanche qu'elle avoit apportée à la Scène cinquieme.*)

BAZILE, *entrant ſur le theâtre.*

Je croyois trouver Monſeigneur ici, Mademoiſelle.

SUZANNE.

Qui vous l'a dit ?

BAZILE.

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme, qui après vous, lui veut le plus de mal.

LE COMTE, *à part derriere le fauteuil.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Dire du bien d'une femme, est-ce vouloir du mal à son mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, Agent de corruption. . . . .

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé. . . . .

SUZANNE.

Des horreurs . . . .

BAZILE.

Que vous demande-t-on, que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace, à la douce cérémonie, ce qu'on vous défend aujourd'hui, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Mais, allez-vous en, vil Agent de corruption.

BAZILE.

Là, là, méchante, Dieu vous appaise. . . . . Figaro n'est pas le seul obstacle qui nuise au dessein de Monseigneur : car le Page. . . . .

SUZANNE.

Chérubin ?

BAZILE.

Oui : Chérubin, *di amor* . . . . car lorsque je vous ai quitté tantôt, il rôdoit autour d'ici. Dites que cela n'est pas vrai. . . . .

SUZANNE

Mais, allez-vous-en, méchant homme.

BAZILE.

On eſt un méchant homme parce qu'on y voit clair, & la romance qu'il a faite, & dont il fait myſtere? ...

SUZANNE.

Eſt pour moi?

BAZILE.

Oui : à moins qu'il ne l'ait compoſée pour Madame : en effet quand il la ſert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux .... mais, peſte! qu'il ne s'y joue pas : Monſeigneur eſt brutal ſur l'article.

SUZANNE.

Et vous, bien indigne d'inventer mille calomnies pour perdre un malheureux enfant déja tombé dans la diſgrace de ſon maître.

BAZILE.

Eſt-ce que je l'invente? Ce que j'en dis, moi, c'eſt que tout le monde en parle.

LE COMTE, *ſortant furieux de derriere le fauteuil.*

Comment donc? comment? tout le monde en parle?

BAZILE.

Ah! Monſeigneur, que j'en ſuis fâché!

LE COMTE.

Courez, Bazile, & qu'on le chaſſe.

SUZANNE, *prête à s'évanouir, chancelle.*

Ah! ah! ah! Mon Dieu!

LE COMTE.

Elle ſe trouve mal : aſſeyons-là dans ce fauteuil. (*Ils s'apprêtent à la porter dans le fauteuil, & la prennent dans leurs bras.*)

SUZANNE, *effrayée & reprenant toutes ſes forces, s'échappe de leurs mains & s'écrie.*

Je ne veux pas m'aſſeoir..... entrer comme cela, quand je ſuis ſeule, ... c'eſt..... indigne.

LE COMTE.

Qu'as-tu à craindre, Suzanne : ne ſommes-nous pas deux?

BAZILE.

Ah ! que je ſuis fâché de mêtre égayée ſur le compte du petit Page, puiſque vous l'entendiez : au fond, Monſeigneur, ce que j'en diſois ce n'étoit que pour ſonder les diſpoſitions de Suzanne.

LE COMTE.

Cinquante piſtoles, & un cheval : & qu'on le renvoye à ſes parens.

BAZILE.

Ah ! Monſeigneur, pour un pur badinage ! . . .

LE COMTE.

Hier, encore, je l'ai ſurpris chez la fille de mon Jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette ?

LE COMTE.

Dans ſa chambre.

SUZANNE.

Où Monſeigneur avoit ſans doute affaire auſſi.

LE COMTE, *à part.*

J'aime aſſez ſa répartie.

BAZILE.

Elle eſt d'un bon augure.

LE COMTE, *haut.*

J'allois pour donner quelques ordres à ton oncle Antonio, mon ivrogne de Jardinier. Je frappe, l'on me fait long-tems attendre : enfin l'on ouvre : ta couſine a l'air empêtrée. Je prends quelque ſoupçon : je regarde, j'apperçois derriere la porte un manteau, un rideau, je ne ſais pas trop quoi, qui ſervoit à couvrir des hardes, j'approche : (*tout en diſant cela le Comte approche vers le fauteuil, & leve la lévite qui ſervoit à couvrir le Page.*) Je le leve, & j'apperçois . . . . (*appercevant le Page*) Ah ! . . . (*ils reſtent dans des attitudes qui marquent l'indignation, & la ſurpriſe du Comte ; l'étonnement ſtupide de Bazile, & la frayeur de Suzanne : enfin le Comte rompant le ſilence.*) Ce tour-ci, vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

For bien, Mademoiſelle ! A peine fiancée vous faites de pareils apprêts : ainſi, lorſque vous vouliez me renvoyer, c'étoit pour entretenir mon Page ! (*à Chérubin.*) Et vous, Monſieur, qui ne changez pas de conduite, il ne vous manquoit plus que de vous adreſſer, ſans reſpect pour votre Marraine, à ſa premiere camariſte, à la femme de votre ami..... Mais je ne ſouffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'eſtime, que j'aime, ſoit victime d'une pareille tromperie. Etoit-il entré avec vous, Bazile ?

SUZANNE.

Il n'y a ici ni victime, ni tromperie, Monſeigneur. Il étoit là (*montrant le fauteuil.*) quand vous êtes entré.

LE COMTE.

Dans ce fauteuil ! Puiſſe-tu mentir en le diſant. Son plus cruel ennemi n'oſeroit lui ſouhaiter ce mal... Mais c'eſt une autre fourberie ! Je m'y ſuis aſſis en entrant.

CHÉRUBIN, *toujours dans le fauteuil.*

Hélas, Monſeigneur ! j'étois tremblant derriere.

LE COMTE.

Ruſe d'enfer ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon : mais c'eſt alors que je me ſuis blotti dedans.

LE COMTE.

Mais c'eſt une couleuvre que ce petit ſerpent-là.... Eh bien il a tout entendu.

CHÉRUBIN.

Monſeigneur, au contraire, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne rien entendre. (*La porte du fond s'entr'ouvre.*)

BAZILE.

On vient, Monſeigneur.

LE COMTE, *arrachant le Page de dedans le fauteuil.*

Il reſteroit là devant tout l'univers.

SCÈNE X.

LE COMTE, BAZILE, CHÉRUBIN, SUZANNE, LA COMTESSE, FIGARO, FANCHETTE, *Troupe de Payſans, & de Payſannes qui portent le Chapeau de la Fiancée.*

LA COMTESSE.

VOUS le voyez, Monſieur le Comte, il me ſuppoſe un crédit que je n'ai pas. (*Montrant Figaro.*) Il venoit me prier de preſſer auprès de vous ſon mariage avec Suzanne : leur empreſſement eſt naturel, & j'eſpere que vous leur accorderez cette grace en faveur de l'amour que vous aviez autre fois pour moi.

LE COMTE.

Et que j'ai toujours, Madame, ... & c'eſt à ce ſeul titre que je l'accorde.

FIGARO.

En ce cas, Monſeigneur, permettez que je vous préſente ce chapeau virginal orné de fleurs, de plumes blanches, ſymbole de la pureté de vos intentions. Daignez le placer vous même ſur la tête de cette jeune créature, dont votre ſageſſe a préſervé la vertu & que je ſois le premier à célébrer l'abolition du droit du Seigneur, auquel votre amour pour Madame vous a fait renoncer.

SUZANNE.

Monſeigneur ne refuſez pas le juſte tribut d'éloges qui vous eſt dû.

LE COMTE, *à part.*

Oh ! la traîtreſſe.

FIGARO.

Mais regardez-la donc, Monſeigneur ? & voyez ſi jamais auſſi jolie fiancée montra la grandeur de votre ſacrifice.

SUZANNE.

Ne parlons pas de ma figure, mon ami, parlons plutôt de sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

Ma vertu..... Elle se moque de moi. (*Haut.*) L'abolition d'un droit honteux n'est pas un sacrifice; mais l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Seigneur Espagnol peut bien chercher à vaincre la beauté par ses soins : mais en exiger les prémices comme une servile redevance, ah! c'est la tyrannie d'un vandale, & non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien espiégle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Monseigneur le renvoie.

FIGARO.

Ah! Monseigneur.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, je demande sa grace.

LE COMTE.

Madame, il n'en mérite pas.

LA COMTESSE.

Il est si jeune.

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN.

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé.

LA COMTESSE, *en montrant les Payſans.*

Il n'a renoncé qu'à celui qui les affligeoit tous.

SUZANNE.

Si Monseigneur avoit aboli ce droit, ce seroit le premier qu'il voudroit rétablir.

FIGARO.

Mes amis, unissez-vous à moi.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur.

CHÉRUBIN.

Si j'ai pu être léger dans ma conduite, jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles....

FIGARO, *d'un air inquiet.*

Qu'est-ce qu'il dit?

LE COMTE.

C'est assez, je lui pardonne.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

J'irai plus loin: je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

Mais à condition qu'il partira sur le champ pour rejoindre en Catalogne....

FIGARO.

Comment, Monseigneur, il n'assistera pas à ma noce?

LE COMTE.

Je le veux.... Allons, Monsieur, remerciez votre Marraine, & demendez-lui sa protection. (*Suzanne amene Chérubin qui met un genoux en terre devant la Comtesse.*)

LA COMTESSE, *d'une voix qui s'altere par degrés.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement jusqu'à demain, partez, jeune homme; une nouvelle carriere vous attend; parcourez-là avec honneur; soyez brave, honnête, soumis: n'oubliez jamais les bontés de votre bienfaiteur; souvenez-vous de cette maison où votre jeunesse a été élevée: conduisez-vous bien, & nous prendrons toujours part à vos succès.

LE COMTE.

Madame, vous êtes bien émue!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas, Monsieur; il est allié de ma famille, & de plus mon filleul: je ne puis voir sans crainte cet enfant si jeune lancé dans une carriere aussi dangereuse.

LE

LE COMTE, *à Chérubin.*

Embrassez Suzanne pour la derniere fois.

FIGARO, *se mettant entre Suzanne, & Chérubin qui s'approche pour l'embrasser.*

Pourquoi donc, Monseigneur? Il viendra ici passer ses quartiers d'hiver. Embrasse-moi, Capitaine; (*il embrasse Chérubin.*) Allons, mon petit Chérubin, tu vas mener un train de vie bien différent: mon enfant, tu ne rodras plus toute la journée au quartier des femmes: plus d'échaudés, plus de goûtés à la crême, plus de mains chaudes, plus de colin-maillard. Bon soldat, morbleu; teint bazané, mal vêtu, mal nourri, un bon fusil bien lourd: tourne à droite, tourne à gauche; en avant: marche à la gloire, & ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu. . . .

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel vilain pronostic!

FIGARO.

Allons, Monseigneur: tout est prêt pour la cérémonie: elle ne dépend plus que de vous.

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) J'y consens: mais j'ai besoin d'un peu de repos, & pour que la fête ait plus d'éclat, je voudrois qu'elle fût remise à tantôt. . . . A propos, où est donc Marceline? Est-ce qu'elle n'est pas des vôtres? (*A Part.*) Elle ne vient pas.

FIGARO.

Je ne sais pas, Monseigneur: elle en sera si elle veut: mais cela ne fait rien à mes noces: elles n'en seront pas moins gaies.

LE COMTE, *à part.*

Elle les troublera, je t'en réponds.

FANCHETTE.

Vous demandez Marceline, Monseigneur, je l'ai rencontrée dans le parc sur le chemin qui conduit à la ferme, Monsieur le Docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE.

Le Docteur eſt ici ?

FANCHETTE.

Oh ! elle avoit l'air en colere, elle faiſoit de grands geſtes, elle faiſoit comme ça . . . avec de grands bras : Monſieur le Docteur lui faiſoit comme ça de la main pour l'appaiſer, elle nommoit mon couſin Figaro. . . . .

LE COMTE.

Couſin . . . couſin futur ; & quand reviendra-t'elle ?

BAZILE.

Elle reviendra quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaiſoit qu'il ne lui plût jamais.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monſeigneur, nous avez-vous pardonné de tantôt ?

LE COMTE, *lui prenant le menton, dit à demi-voix, comme pour lui dire, ne dis rien.*

Bon jour, bon jour, petite. . . . . Allons : à tantôt ; j'ai beſoin de repos. Je me retire pour un moment. (*A Bazile.*) Bazile, vous paſſerez chez moi. (*Bazile fait une révérence.*)

Le Comte donne la main à la Comteſſe : tous ſortent, excepté Chérubin & Bazile que Figaro retient.

SCÈNE XI.

BAZILE, FIGARO, CHÉRUBIN,

FIGARO.

AH ! ça vous autres là cérémonie adoptée, mon mariage en eſt la ſuite. Prenons bien garde à nous : ne reſſemblons pas à ces acteurs qui ne jouent jamais ſi mal que quand la critique eſt la plus éveillée. Sachons bien nos rôles : nous n'avons pas de lendemain qui nous excuſe nous.

BAZILE.

Mon rôle eſt plus difficile que tu ne penſe.

FIGARO, *tournant le bras comme quelqu'un qui donneroit des coups de bâton.*

Aussi tu es loin de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Bon! va, n'ais pas l'air d'avoir de l'humeur en partant, & que l'on te voie à cheval: prends gaiement le manteau de voyage, un tems de galop jusqu'à la grille; reviens à pied par les derrierres; ne te montres pas à Monseigneur, & je me charge de l'appaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Et Fanchette qui ne sait pas son rôle!

BAZILE.

Eh! que diable lui apprenez-vous donc depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Donnè lui la journée d'aujourd'hui: tu n'as rien à faire.

BAZILE.

Jeune homme; prenez garde: elle n'étudie pas avec vous: le pere n'est pas satisfait; la fille a été souffletée. Chérubin, Chérubin, vous lui causerez des chagrins: tant va la cruche à l'eau.....

FIGARO.

Voilà mon imbécile avec ses vieux proverbes! Eh bien, pédant! que dit la sagesse des nations? tant va la cruche à l'eau qu'à la fin.....

BAZILE.

Elle s'emplit.....

FIGARO.

Pas si bête, pas si bête. (*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La scène représente la chambre à coucher de la Comtesse dans laquelle donne, à droite, la porte de la chambre de Suzanne, & au fond du théatre est le lit de la Comtesse. A la droite du lit est une fenêtre qui donne sur le potager, au bas de laquelle est un fossé de vingt-deux pieds de profondeur : à gauche du lit, est la porte qui communique dans l'appartement des femmes de la Comtesse. Sur la gauche du théatre, vis-à-vis le cabinet qui sert à Suzanne de chambre à coucher, est la porte d'entrée de la chambre de la Comtesse, on voit sur la droite, un fauteuil & un tabouret sur lequel est une guittare : vis-à-vis, à la gauche du théatre, est un autre fauteuil ; il y a une chaise à côté de la fenêtre qui donne sur le potager, & un banc le long de la fenêtre.

SCÈNE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

FERME la porte, Suzon. (*Elle ferme la porte, & la Comtesse s'assied.*) Suzanne, conte-moi tout, dans le plus grand détail. Le Comte vouloit donc te séduire ?

SUZANNE.

Non, Madame, Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il vouloit m'acheter à beaux deniers comptans.

LA COMTESSE.

Et le petit Page étoit présent ?

SUZANNE.

Non, Madame ; il étoit caché derriere le fauteuil : il étoit venu me dire de vous prier d'intercéder pour lui auprès de Monsieur le Comte qui le renvoyoit.

LA COMTESSE.

Mais que ne s'eſt-il d'abord adreſſé à moi? eſt-ce que je l'aurois refuſé?

SUZANNE.

C'eſt ce que je lui ai dit: ſavez-vous ce qu'il m'a répondu? » Ah! Suzanne, qu'elle eſt noble & belle! mais » qu'elle eſt impoſante «!

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là? Suzon?

SUZANNE.

Et puis il ma pris votre ruban. . . . .

LA COMTESSE, *riant forcément.*

Mon ruban! Ah, quelle enfance!

SUZANNE.

Il s'eſt jetté deſſus avec une rapidité! . . . . j'ai eu beau courir après lui, le menaçant de Monſieur le Comte & de vous, c'étoit un lion, c'étoit un. . . non: vous ne l'aurez plus qu'avec ma vie, diſoit-il, en forçant ſa petite voix grêle, & parce que ce petit morveux-là n'oſeroit ſeulement baiſer le bas de votre robe, il veut toujours m'embraſſer par contre-coup.

LA COMTESSE, *ſe levant.*

Laiſſons, laiſſons ces folies-là. . . . ouvrez la fenêtre, Suzon, il fait une chaleur. . . .

SUZON, *ouvre la fenêtre qui donne ſur le potager.*

Ceſt que Madame parle & marche avec feu.

LA COMTESSE.

Figaro ſe fait bien attendre.

SUZANNE.

Il viendra ſi-tôt qu'on ſera parti pour la chaſſe. (*Regardant par la fenêtre.*) Tenez, tenez, Madame, voilà Monſeigneur qui traverſe le potager, & puis un, deux, trois, quatre écuyers.

LA COMTESSE.

Tant mieux, nous aurons du temps pour tout. (*On frappe à la porte: Suzanne court ouvrir en chantant*)

SUZANNE.

Ah! c'eſt mon Figaro. &c.

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

SUZANNE.

MADAME s'impatiente, mon ami.

FIGARO.

Et toi auſſi. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une miſere!

LA COMTESSE.

Eh bien, Figaro! conçois-tu Monſieur le Comte?

FIGARO.

Comment, ſi je le conçois? Il trouve une jolie fiancée, il veut en faire ſa maîtreſſe; qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

LA COMTESSE.

Tu ris, Figaro?

FIGARO.

Et pour parvenir à ſes fins, il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conſeilliere d'ambaſſade. Il n'y a pas là d'étourdrie.

SUZANNE.

Finiras-tu ce badinage?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ne veut pas accepter le diplôme, il veut s'en venger en me faiſant épouſer Marceline; rien de plus naturel.

LA COMTESSE.

Comment! traiter ſi légérement un deſſein qui nous coûte à tous le bonheur.

FIGARO.

Tout cela ne m'inquiete guere. Je veux le faire tomber dans ſon propre piege, & pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons d'abord l'ardeur de Monſieur le Comte ſur nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit: mais comment?

FIGARO.

C'eſt déjà fait, Madame. Un faux avis donné ſur vous. . . .

LA COMTESSE.

Y penſez-vous, Figaro?

FIGARO.

Oui, Madame; tenez, pour tempérer l'ardeur des gens du caractere de Monſieur le Comte, il faut leur fouetter le ſang, & c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien. Après cela on les mene où l'on veut par le nez. . . . Dans le gualdalquivir.

LA COMTESSE.

Mais, Figaro, avez-vous perdu la tête de jetter ainſi des ſoupçons ſur ma conduite?

FIGARO.

Madame, il y a très-peu de femmes avec qui je l'euſſe oſé, de peur de rencontrer juſte.

LA COMTESSE.

Vous verrez qu'il faudra encore que je le remercie.

FIGARO.

Mais n'eſt-il pas charmant de lui tailler ainſi tous ſes morceaux pour la journée, & de lui faire paſſer, à ſurveiller ſa femme, le tems qu'il deſtinoit à paſſer avec la mienne? (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! Voyez, voyez, voilà Monſieur le Comte qui force un lievre qui n'en peut-mais.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

La tête lui tourne.

FIGARO

C'eſt à lui qu'elle doit tourner. Courra-t-il après celui-ci? Surveillera-t-il celui-là?

LA COMTESSE.

Eh bien! où tout cela menera-t-il?

FIGARO.

Le voici: (*A Suzanne.*) Tu lui donneras un rendez-vous pour ce ſoir.

SUZANNE.

Moi! un rendez-vous?

FIGARO.

Oh! Madame, quand on n'eſt bonne à rien, & que l'on n'oſe rien, on n'avance rien. Voilà mon mot à moi.

SUZANNE.

Eh bien! après?

FIGARO.

Alors tu enverras Chérubin à ta place.

SUZANNE.

Mais il eſt parti.

FIGARO, *avec chaleur.*

Non pas pour moi. Ah ça me laiſſera-t-on faire?

SUZANNE.

Ah! Madame, on peut s'en fier à lui pour conduire une intrigue.

FIGARO

Une, deux, trois intrigues à la fois, bien embrouillées, qui ſe croiſent.... J'étois né pour être courtiſan.

SUZANNE.

On dit que c'eſt ſi difficile.

FIGARO.

Difficile! Savoir prendre, recevoir & demander, voilà le ſecret en trois mots. Allons, pour ne pas perdre de tems, je ſors & je vous envoie Chérubin pour l'habiller, le coeffer, & puis ſaute Monſeigneur.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *ſe regardant dans un miroir de poche.*

SUZANNE, comme je ſuis faite! Ce jeune homme qui va venir.

SUZANNE.

Madame ne veut pas qu'il en réchappe.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt qu'en vérité mes cheveux ſont dans un déſordre!

SU-

SUZANNE, *relevant une boucle de la Comteſſe.*

Tenez, Madame, avec cette boucle vous le gronderez bien mieux. Faiſons lui chanter ſa romance.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *allant au devant de Chérubin qui entre.*

ENTREZ, Monſieur l'Officier.

CHÉRUBIN.

Que ce nom m'afflige, Madame! Il m'apprend qu'il faut quitter des lieux ſi chéris, & une Marraine ſi bonne. . . . . .

SUZANNE.

Et ſi belle.

CHERUBIN, *avec un long gémiſſement.*

Ah! oui. . . . .

SUZANNE, *le contrefaiſant.*

Ah! oui. . . . Mais voyez-le donc, avec ſes longues paupiéres hypocrites? . . . Madame, il faut lui faire chanter ſa romance. (*Elle la lui donne.*) Approchez bel oiſeau bleu.

LA COMTESSE.

Dit-on de qui elle eſt?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied ſur les joues? . .

CHÉRUBIN.

Madame, je ſuis ſi tremblant.

SUZANNE.

Gnian, gnian, gnian, gnian, approchez, modeſte Auteur, puiſqu'on vous l'ordonne. Madame, je vais l'accompagner.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

Prends ma guitarre.

SUZANNE ET CHÉRUBIN.

Pendant la romance la Comteſſe fait une ſcène muette en la liſant & jettant de tems en tems les yeux ſur Chérubin, qui tantôt la regarde, tantôt chante les yeux baiſſés; Suzanne les regarde tous deux & chante en riant de tems en tems.

ROMANCE: (*Sur l'air de Malborough.*)

Auprès d'une fontaine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
Penſant à ma Marraine,
Sentis mes pleurs couler.

Sentis mes pleurs couler. *bis.*
Je gravai ſur un chêne,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
Sa lettre dans la mienne,
Le Roi vient à paſſer.

Le Roi vient à paſſer,
Ses Barons, ſon Clergé,
Beau Page, dit la Reine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
Beau Page, dit la Reine,
Qu'avez-vous à pleurer?

Qu'avez-vous à pleurer? *bis.*
J'avois une Marraine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
J'avois une Marraine,
Que toujours j'adorai.

LA COMTESSE, *ployant la chanſon.*

C'eſt aſſez; elle eſt bien faite? il y a du ſentiment.

SUZANNE, *en perſifflant.*

Ah! pour du ſentiment, c'eſt un jeune homme.... (*Chérubin tire Suzanne par ſa robe pour l'empêcher de parler. Suzanne, bas à Chérubin.*) Ah! je dirai tout, vaurien, (*haut.*) Ah ça, Monſieur l'Officier, pour égayer la journée, il s'agit de voir ſi une de mes robes vous ira bien.

LA COMTESSE.

Y penſe-tu, Suzanne?

SUZANNE, *s'approche de Chérubin, & ſe meſure avec lui.*

Il eſt de ma taille : commençons par ôter le manteau. (*Elle l'ôte.*)

LA COMTESSE.

Mais ſi on nous ſurprenoit?

SUZANNE.

Eh bien! eſt-ce que nous faiſons du mal, donc?.... Ah! mais, je vais fermer la porte.... (*Elle ferme la porte.*) C'eſt la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Dans mon cabinet, ſur ma toilette prends, ma baigneuſe à moi. (*Suzanne ſort pour aller chercher le bonnet; elle revient; s'aſſied ſur le tabouret & fait mettre Chérubin à genoux; elle le coëffe en femme.*)

SUZANNE.

Mais, voyez donc, comme il eſt joli en fille : je ſuis jalouſe, moi. Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE.

Dégage un peu ſon collet, qu'il ait l'air un peu plus féminin. (*Suzanne lui dégage ſon collet pour lui découvrir le cou.*) Relevons un peu ſes manches, afin que les amadis prennent mieux.... (*En relevant les manches de la veſte, elle apperçoit ſon ruban roulé autour du poignet de Chérubin.*) Qu'eſt-ce que je vois donc là? Mon ruban?

SUZANNE.

Ah, je ſuis bien aiſe que Madame s'en apperçoive : auſſi bien je lui avois dit que je vous le dirois : je lui aurois bien repris, ſi Monſeigneur n'étoit pas venu : car je ſuis preſqu'auſſi forte que lui.

LA COMTESSE, *déroulant le ruban.*

Il y a du ſang!

CHÉRUBIN.

Ce matin comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval, il a donné de la tête, & la boſſette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais vu mettre un ruban autour de son bras dans une pareille occasion.

SUZANNE.

Et sur-tout un ruban volé. . . . Voyons donc un peu ce que la gourmette, la courbette, la corvette. . . . Je n'entends rien à tous ces termes là. (*Elle lui regarde le bras.*) Comme il a le bras blanc: c'est comme une femme: tenez, Madame, il est plus blanc que le mien.

LA COMTESSE.

Occupez-vous plutôt à m'avoir du taffetas gommé! (*Suzanne sort en poussant Chérubin par les épaules, & en le faisant tomber sur les mains: Chérubin, & la Comtesse restent long-tems à se regarder l'un après l'autre sans se rien dire. La Comtesse, rompant enfin le silence.*) Enfin, voilà où vous ont mis vos étourderies. Ne reparoissez-pas de la journée aux yeux de Monsieur le Comte. Nous lui dirons que le tems d'expédier votre brevet. . . .

CHÉRUBIN.

Cela est déjà fait, Madame: le voilà; Bazile me l'a remis. (*Il tire son brevet de sa poche, & le lui donne.*)

LA COMTESSE.

Dejà. On a craint d'y perdre un moment. (*Elle l'ouvre.*) Ils se sont tant pressés qu'ils ont oublié d'y faire mettre le cachet.

SUZANNE, *rentrant avec du taffetas gommé.*

Le cachet! à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Dejà.

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois.

SUZANNE.

Et la ligarure?

LA COMTESSE.

En allant chercher des hardes, prends le ruban d'un de tes bonnets.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, CHÉRUBIN,

LA COMTESSE.

COMME ce ruban étoit celui dont la couleur m'agréoit le plus, je vous avoue que j'étois fort en colere que vous l'euſſiez pris.

CHÉRUBIN.

Celui-là m'eut guéri bien plutôt.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu?

CHÉRUBIN.

Quand un ruban a ſerré la tête, touché la peau d'une perſonne.

LA COMTESSE.

Étrangere, il a la vertu de guérir les bleſſures; j'ignorois cette propriété là. J'en veux faire l'eſſai, & à la premiere bleſſure.... d'une de mes femmes....

CHÉRUBIN.

Et moi, je pars.

LA COMTESSE.

Non, pour toujours. (*Chérubin pleure.*) Allons: le voilà qui pleure à préſent; c'eſt ce Figaro avec ſon pronoſtic.

CHÉRUBIN.

Je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit. (*On entend frapper à la porte.*)

LA COMTESSE.

Qui frappe ainſi chez moi?

LE COMTE, *en dehors*

Ouvrez?

LA COMTESSE.

Ciel! c'eſt mon époux. Où vous cacher?

LE COMTE, *en dehors.*

Mais, Madame, ouvrez donc?

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis ſeule.

LE COMTE, *en dehors.*

Mais vous parlez avec quelqu'un.

LA COMTESSE.

Mais avec vous apparemment. (*A Chérubin.*) Cachez-vous vîte dans ce cabinet.

CHÉRUBIN.

Après l'aventure de ce matin il me tueroit s'il me trouvoit ici. (*Il court dans le cabinet à droite qui ſert de chambre à Suzanne ; la Comteſſe l'enferme, prend la clef & va ouvrir au Comte.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

VOUS n'êtes pas dans l'uſage de vous enfermer, Madame.

LA COMTESSE.

Je chiffonnois avec Suzanne : elle eſt paſſée..... (*Montrant la chambre des femmes.*)

LE COMTE.

Vous paroiſſez bien émue, Madame?

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, point du tout, je vous aſſure. Nous parlions de vous : elle eſt paſſée comme je vous le diſois.

LE COMTE.

Je ſuis ramené par l'inquiétude : il faut avouer, Madame, que vous, ou moi, ſommes entourés de gens bien méchans! en montant à cheval l'on ma remis un billet par lequel on m'apprend qu'un particulier, que je crois bien loin, doit vous entretenir ce ſoir.

LA COMTESSE.

Quelque ſoit cet audacieux, il faudra qu'il pénetre ici ; car mon deſſein eſt de ne pas quitter la chambre

de la journée. (*On entend quelque choſe tomber dans le cabinet où eſt Chérubin.*)

LE COMTE.

Madame, on vient de laiſſer tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien entendu, Monſieur.

LE COMTE.

Il faut que vous ſoyez furieuſement préoccupée...: mais il y a quelqu'un dans ce cabinet?

LA COMTESSE.

Qui voulez-vous, Monſieur, qu'il y ait?

LE COMTE.

Madame, c'eſt moi qui vous le demende? j'arrive.

LA COMTESSE.

C'eſt Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE, *montrant l'appartement des femmes.* Mais, Madame, vous m'aviez dit qu'elle étoit paſſée là-dedans.

LA COMTESSE.

Là, où là, je ne ſais.

LE COMTE.

Eh! bien, Madame, il faut que je la voie: ſortez, Suzanne.

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur elle eſt à moitié nue: elle eſſaye des habits que je lui donne pour ſes noces. (*Pendant ce tems-là, Suzanne qui étoit dans la chambre des femmes pour prendre un ruban, appercevant le Comte, écoute un moment.*)

LE COMTE.

Vêtue, ou non, je la verrai.

LA COMTESSE.

Par-tout ailleurs je ne peux l'empêcher: mais chez moi.....

LE COMTE.

Madame, vous direz tout ce que vous voudrez; mais je veux la voir.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, Monsieur, que vous aimez beaucoup à la voir : mais. . . . . .

LE COMTE.

Eh bien, Madame ! si elle ne peut pas sortir, au moins peut-elle parler. (*Se tournant du côté du cabinet.*) Suzanne, êtes-vous dans ce cabinet ? repondez, je vous l'ordonne.

LA COMTESSE.

Ne répondez pas, Suzanne, je vous le défends ; mais, Monsieur, on n'a jamais vu une pareille tyrannie. En vérité, voilà bien les soupçons les plus mal fondés... (*Suzanne s'enfuit, & se cache derrierre le lit de la Comtesse sans être vue, ni du Comte, ni de la Comtesse.*)

LE COMTE.

Ils en sont plus aisés à détruire. Vous demander la clef, ce seroit, je le vois, chose inutile ; mais il y a moyen de jetter en dedans cette légere porte. Hola ! quelqu'un ?

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur le Comte, sur un pareil soupçon, vous allez vous rendre la fable du château.

LE COMTE.

Vous avez raison, & j'y suffirai bien moi-même... je vais chercher un instrument.

LA COMTESSE.

Encore si c'étoit l'amour qui vous inspirât cette jalousie, je vous le pardonnerois en faveur du motif ; mais à la seule vanité.

LE COMTE.

Amour, ou vanité, Madame, je saurai qui est dans ce cabinet.... mais afin que tout reste dans le même état, & que vous soyez plainement justifiée, permettez que je ferme la porte de l'appartement qui conduit chez vos femmes ? vous, Madame, vous aurez la bonté de me suivre sans murmure, & sans bruit... (*Il lui donne la main & l'emmene.*) Quand à la Suzanne du cabinet

cabinet, elle aura la bonté de m'attendre, & le moins qui puisse lui arriver....

LA COMTESSE, *sortant avec le Comte.*

Mais, Monsieur, en vérité.....

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *sortant de derriere le lit de la Comtesse, court au cabinet.*

CHÉRUBIN? ouvrez vîte, c'est Suzanne. (*Chérubin ouvre & sort du cabinet.*) Sauvez-vous : vous n'avez pas un moment à perdre.

CHÉRUBIN.

Où me sauver?

SUZANNE.

Je n'en sais rien : mais sauvez-vous toujours.

CHÉRUIBN, *courant à la fenêtre, & revenant.*

Cette fenêtre n'est pas bien haute.

SUZANNE, *effrayée le retenant.*

Il va se tuer.

CHÉRUBIN.

Suzon, plutôt que d'exposer Madame la Comtesse, je sauterois dans un abyme. (*il embrasse Suzon, court à la fenêtre, & saute dans le potager.*

SUZANNE.

Ah!... (*elle tombe évanouie dans le fauteuil : ensuite reprenant ses sens peu-à-peu, elle se leve, & voyant Chérubin courir dans le potager, elle revient respirant à peine sur le bord de la scène.*) Il est déjà bien loin.... le petit garnement est aussi leste que joli.... si celui-là manque de femmes.... (*Elle court au cabinet*) A présent, Monsieur le Comte, frappez tant qu'il vous plaira, brisez les portes, au diantre qui vous répondra. (*Elle entre dans le cabinet, & ferme la porte sur elle.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *mettant sur un fauteuil une hache qu'il avoit apportée pour enfoncer la porte.*

MADAME, réfléchissez-y bien avant de m'exposer à briser cette porte.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur de grâce,

LE COMTE, *se met en devoir d'enfoncer la porte.*

Je n'entends rien.

LA COMTESSE, *se jettant à ses genoux.*

Eh bien! jouvrirai, je vous donnerai la clef.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne qui est dans ce cabinet?

LA COMTESSE.

Du moins ce n'est personne qui puisse vous donner de l'ombrage.

LE COMTE.

C'est un homme, je le tuerai .... indigne épouse! vous vouliez garder la chambre, vous la garderez longtemps, je vous assure. Voilà donc les billets expliqués & mes soupçons éclaircis!

LA COMTESSE.

Daignez m'écouter un moment.

LE COMTE.

Qui donc est dans dans ce cabinet?

LA COMTESSE.

Votre Page.

LE COMTE.

Chérubin, ce petit scélérat?... qu'il ne paroisse pas à mes yeux. Je ne m'étonne plus si vous étiez si émue tantôt.

LA COMTESSE.

Nous disposions une plaisanterie bien innocente, en vérité.

LE COMTE, *lui arrache la clef, & va au cabinet: la Comtesse se jette à ses pieds.*

LA COMTESSE.

De grace, Monsieur, épargnez cet enfant, & que le désordre où vous l'allez trouver.....

LE COMTE.

Comment, Madame, que voulez-vous dire, quel désordre?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, prêt à changer d'habit, tout décolté, les bras nuds.....

LE COMTE, *court au cabinet, & la Comtesse se laisse aller dans un fauteuil en détournant la tête.*

Sortez donc, petit malheureux.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE. SUZANNE.

LE COMTE, *voyant sortir Suzanne du Cabinet.*

EH... c'est Suzanne. (*A part.*) Ah! quelle école.

SUZANNE.

Je le tuerai, je le tuerai.... Eh bien! tuez-donc ce méchant Page?

LE COMTE, *à la Comtesse, qui, appercevant Suzanne, reste dans la plus grande surprise.*

Et vous aussi, Madame, vous jouez l'étonnement.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi non, Monsieur?

LE COMTE.

Mais, peut-être n'est-elle pas seule dans ce cabinet: voyons. (*Il entre dans le cabinet.*)

SUZANNE, *courant à la Comtesse.*

Madame, il est bien loin, il est sauté par cette fenêtre, aussi léger que les vents.

LA COMTESSE.

Suzanne! je suis morte.

LE COMTE, (*à part*) *venant du cabinet.*

Il n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. (*A la Comtesse.*) Madame, vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE.

Et moi donc, Monsieur?

LE COMTE.

Et vous aussi, Mademoiselle.....

LA COMTESSE.

N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que Chérubin? en général vous aimez assez à la rencontrer.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser briser les portes; appeller les gens....

LE COMTE.

Oui, tu as raison; c'est à moi de m'humilier. En vérité, je suis d'une confusion! mais pourquoi ne repondois-tu pas, cruelle fille, l'orsque je t'appellois?

SUZANNE.

Je m'habillois de mon mieux à grand renfort d'épingles, & Madame qui me le défendoit, avoit bien ses raisons.

LE COMTE.

Au lieu de chercher à aggraver mes torts, aide-moi plutôt à obtenir mon pardon.

LA COMTESSE.

Suis-je donc unie à vous pour être éternellement dévouée à la jalousie & à l'abandon que vous seul savez concilier!... je vais me retirer aux Ursulines, &..

LE COMTE.

Mais, Rosine.

LA COMTESSE.

Je ne le suis plus cette Rosine que vous avez tant aimé: je suis la pauvre Comtesse Almaviva, épouse délaissée du plus jaloux époux.

LE COMTE.

Mais en vérité, cet homme cette lettre m'avoient tourné le sang.

LA COMTESSE.

Je n'y avois pas consenti.

LE COMTE.

Quoi! Madame, vous saviez?...

LA COMTESSE.

Et c'est cet étourdi de Figaro, qui sans ma participation.....

LE COMTE.

Il en étoit... & Bazile qui m'a dit la tenir d'un paysan. Perfide chanteur! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous n'accordez pas aux autres.... si je l'accordois ce ne seroit qu'à condition que l'amnistie seroit générale.

LE COMTE.

Eh bien! Madame, à la bonne heure, j'y consens... mais je suis encore à concevoir comment votre sexe sait prendre si vîte & si juste, l'air & le ton des circonstances: vous étiez si troublée : Eh bien ! tenez, Madame, ... en vérité vous l'êtes encore.....

LA COMTESSE.

Les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'un ame honnête, injustement soupçonnée, de la confusion du crime.

LE COMTE.

Nous autres hommes nous croyous valoir quelque chose en politique, nous ne sommes que des enfants; c'est vous, c'est vous, Madame, que le Roi devoit nommer ambassadeur à L'ondres... oubliez, Madame, oubliez cette aventure; elle est si humiliante pour moi.

LA COMTESSE.

Elle l'est pour nous deux, Monsieur.

LE COMTE.

Daignez donc répéter que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je lui ai dit Suzon ?

SUZON.

Je ne m'en reſſouviens pas.

LE COMTE.

Eh bien ! que ce mot vous échappe ?

LA COMTESSE.

Le meritez-vous ingrat !

LE COMTE.

Oui, Madame, en vérité, par mon repentir.

LA COMTESSE, *lui donnant la main.*

Que je ſuis foible ! quel exemple je te donne, Suzanne ! on ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Laiſez-nous priſonnieres ſur parole, & vous verrez ſi nous ſommes gens d'honneur.

SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

ON m'a dit que Madame étoit incommodée.

LE COMTE.

Ah ! quelle attention.

FIGARO.

Et c'eſt mon devoir. Ah ça, Monſeigneur, pour quelle heure ordonnez-vous la fête ?

LE COMTE.

Et qui ſurveillera la Comteſſe au château ?

FIGARO.

Elle n'eſt pas malade.

LE COMTE.

Mais l'homme du billet qui doit venir.

FIGARO.

Quel homme, & quel billet ?

SUZANNE.

Tu épuiſes en vain ton imagination. Il n'eſt plus temps de diſſimuler.

FIGARO.

Il n'eſt plus temps .... de diſſimuler ?

SUZANNE.

Non : nous avons tout dit.

FIGARO.

Vous avez tout dit ! dit quoi ? Ah ça on me traite ici comme un Bazile.

LA COMTESSE.

Figaro, le badinage eſt conſommé.

FIGARO.

Le badinage .....eſt..... conſommé?

LE COMTE.

Eh, oui, oui, oui conſommé. Eh bien qu'en dis-tu?

FIGARO.

Je dis.... je dis que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage.

LE COMTE.

Quand on ne me l'auroit pas dit, ta phyſionomie me dit aſſez que tu ments.

FIGARO.

S'il eſt ainſi, ce n'eſt pas moi qui ments, c'eſt ma phyſionomie.

LE COMTE.

Eh bien ! l'avouras-tu enfin ?

FIGARO.

Puiſque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez, il faut bien que je le veuille auſſi : mais en vérité, Monſeigneur, à votre place je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous diſons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence, à la fin cela m'irrite.

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de ſon danger, c'eſt tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

As-tu vu Chérubin ?

FIGARO.

Encore tout froiſſé.

SUZANNE, *haut.*

Oh! pécayere.

LE COMTE.

Allons, Comteſſe, ſortons.

SCÈNE XI.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO ET ANTONIO.

ANTONIO, *portant ſous le bras un pot de gérofflée dont les fleurs ſont écraſées.*

CA, Monſeigneur, faites donc griller les fenêtres qui donnent ſur mes couches, on y jette toutes ſortes de choſes: encore tout-à-l'heure il vient d'y tomber un homme.

LE COMTE.

Un homme..... & quel eſt-il?

ANTONIO.

C'eſt tout ce que je dis: il faut me le trouver d'abord.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Allerte, Figaro, allerte

ANTONIO.

Je ſuis votre domeſtique; c'eſt moi qui ſuis chargé du ſoin de votre jardin; il y tombe un homme, & vous ſentez bien que ma réputation en eſt effleurée. Voyez comme mes gérofflées ſont arrangées.

FIGARO.

Monſeigneur, il eſt gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous vous trompez: c'eſt un petit reſte d'hier au ſoir. Comme on fait des jugemens..... tenébreux.

FIGARO.

FIGARO.

Tu boiras-donc toujours ?

ANTONIO.

Si je ne buvois pas je deviendrois enrageais.

LE COMTE, *à Antonio.*

Me repondras-tu ou je te chasse ?

ANTONIO, *mettant le doigt sur son front.*

Est-ce que je m'en irai donc ? Si vous n'avez pas assez de ça (*montrant sa tête*) . . . pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE.

Mais le reconnoîtrois-tu cet homme ?

ANTONIO.

Oui. . . . si je l'avois vu pourtant.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO, *à part.*

Bon.

LE COMTE.

Eh bien ! après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après ; mais je me suis baillé contre la grille une si fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuais ni pieds ni pattes de ce doigt-là.

FIGARO.

Eh bien ! combien te faut-il pleurard avec tes gérofflées ? Monseigneur, il ne faut pas chercher plus loin : c'est moi qui suis sauté.

LE COMTE.

Comment ! c'est vous ?

FIGARO.

Oui, Monseigneur : j'étois dans l'appartement des femmes, en veste blanche ; il fait un chaud ! . . . . J'attendois ma Suzanne, lorsque je vous ai entendu. La peur ma prise au sujet du billet de tantôt, & je suis sauté sur ses couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il porte la main à son pied droit, comme s'il souffroit.*)

ANTONIO.

Combien te faut-il pleurard?.... Vous êtes donc bien grandi depuis ce temps-là; car vous étiez bien plus moindre, & plus fluet.

FIGARO.

Ah! c'eſt que quand on tombe, on ſe pelotonne.

ANTONIO.

M'eſt avis que ce ſeroit plutôt ce gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin?

FIGARO.

Oui: revenu tout exprès de Séville, où il eſt peut-être avec ſon cheval.

ANTONIO.

Non, non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça, je n'ai pas vu ſauter le cheval, moi.

FIGARO.

L'imbécille!

ANTONIO.

Pis-que c'eſt vous qui êtes ſauté, il eſt juſte que je vous donne un brinborion de papier qui eſt tombé de votre poche.

LE COMTE, *prenant le papier.*

Un papier! donne? (*A Figaro.*) Puiſque ce papier vous appartient, nous ferez-vous la grace de nous dire ce que c'eſt? La peur ne vous l'auroit pas fait oublier peut-être?

FIGARO.

Non, certainement; mais j'en ai tant! Il faut répondre à tout. (*Il fouille dans toutes ſes poches, & tire pluſieurs papiers.*) Ceci eſt la lettre de Marceline en quatre pages: elle eſt belle..... Ceci eſt l'état des meubles du petit Château..... Ne ſeroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en priſon? Ah! la voilà. (*Il deploye pluſieurs papiers.*)

LE COMTE.

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approche vers Figaro, & lui dit à l'oreille fort haut.*

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas?

FIGARO, *le repoussant pour l'éloigner.*

Fi donc le vilain qui me parle dans le nez. Ah!

Le Comte, ouvre le papier pour voir ce que c'est, & la Comtesse s'apperçoit en le regardant, sans que le Comte la voye, que c'est le brevet de Chérubin.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

C'est le brevet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

C'est le brevet du petit Page.....

FIGARO, *feignant de se rappeller.*

Ah! le pauvre petit! que je suis faché: mais qu'est-ce qu'il va faire? C'est le brevet de ce pauvre Chérubin que je lui avois donné, qu'il m'a remis, & que j'ai oublié de lui rendre. Allons, vîte, il faut partir.

LE COMTE.

Mais pourquoi vous l'avoit-il remis?

FIGARO.

C'est qu'il y manquoit quelque chose.

LE COMTE.

Et qu'est-ce qui y manque?

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet manque.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

FIGARO.

C'est qu'à la vérité il y manque quelque chose.

LE COMTE.

Mais quoi, encore?

FIGARO.

Peut-être n'est-ce pas nécessaire: mais il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage, l'usage! de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes.

LE COMTE, *avec dépit.*

Allons : il sera écrit que je ne saurai rien..... (*A part.*) c'est Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerois pas..... (*Il va pour sortir avec la Comtesse.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FIGARO, SUZANNE, ANTONIO, BAZILE, LE DOCTEUR, MARCELINE, GRIPPE-SOLEIL, *troupe de paysans, & de paysannes.*

FIGARO.

MONSEIGNEUR, vous sortez sans ordonner mon mariage ?

MARCELINE.

Suspendez-le, Monseigneur, ou plutôt ne l'ordonnez jamais.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! voilà ma vengeance arrivée enfin. Eh bien ! Marceline ; de quoi s'agit-il ?

MARCELINE.

Je viens vous demander justice.

LE COMTE.

Je vous la rendrai : on suspendra tout jusqu'aux annonces de vos titres qui se feront dans la grande salle d'audience.

BAZILE.

En ce cas, Monseigneur, permettez aussi que je fasse valoir mes droits sur Marceline.

FIGARO.

Autre fou de la même espece.

LE COMTE.

Vos droits, vos droits : il vous sied bien de parler, maître sot.

ANTONIO.

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup ; c'est son nom.

LE COMTE.

Honnête Bazile, Agent fidel & sûr, allez, allez vous-en, au bourg, chercher les gens du siege?

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Oui... vous m'amenerez l'homme du billet de tantôt.

BAZILE.

Est-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous résistez.

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour faire les commissions: homme à talent, organiste du village, mon emploi est d'enseigner le clavecin à Madame, à chanter à ses femmes, de la mandoline aux Pages, & sur-tout d'amuser la compagnie de Monseigneur, quand il lui plaît de l'ordonner.

LE COMTE.

Ah! ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL.

J'irai mon bon Seigneur, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Qui es-tu?

GRIPPE-SOLEIL.

Je suis Grippe-Soleil, mon bon Seigneur, le petit paturiau des chevres: c'est fête aujourd'hui au village, & j'ai été mandé pour le feu d'artifice; & comme je sais où qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays....

LE COMTE.

Ton zèle me plaît: vas-y. (*A Bazile*) & vous amusez, Monsieur, pendant le chemin en chantant & en pinçant votre guitarre; il est de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL, *faisant des gambades.*

Ah! ah! je suis de la compagnie de Monseigneur.

BAZILE.

Moi! amuser Grippe-Soleil!

LE COMTE.

Allez, ou je vous chasse.

BAZILE.

Allons : je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis....

FIGARO.

Qu'une cruche. (*Le Comte sort.*)

BAZILE, *va prendre tristement sa guitarre, & dit en passant, à Figaro.*

Si j'ai un conseil à te donner, ne conclus-rien avant mon retour.

FIGARO.

Va, va, ne crains-rien, quand tu ne reviendrois jamais. Tu ne m'as pas l'air en train de chanter aujourd'hui. Mon ami, veux-tu que je commence en la mi la : c'est pour ma fiancée. (*Il chante.*)

J'aime la richesse, la sagesse de ma Suzon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon.

(*Figaro chantant, marche à reculons; Bazile le suit en l'accompagnant de sa guitarre; Grippe-Soleil le suit en faisant des gambades, & tout le monde sort, excepté Suzanne & la Comtesse.*)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

JE viens de faire là une sotte figure, n'est-ce pas, Suzanne ?

SUZANNE.

Au contraire, Madame; c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne de la facilité à une femme comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Après ce qui vient de se passer tu t'imagines - bien que je n'ai pas envie d'envoyer Chérubin à ta place au rendez-vous.

SUZANNE.

Je n'ai pourtant pas envie d'y aller non plus.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée : si j'allois à ta place?

SUZANNE.

Mais, Madame ne songe pas que Monsieur le Comte, allarmé par le billet de ce matin, pourroit imaginer en vous trouvant.....

LA COMTESSE.

Va, va, j'ai tout prévu : le bonheur d'un premier hasard m'engage à en tenter un second ; sur-tout, n'en parle à personne.

SUZANNE.

Ah! & Figaro?

LA COMTESSE.

Non : il voudroit y mettre du sien. Allons : va me chercher ma canne, & mon masque ; je veux aller faire un tour sur la terrasse pour y rêver.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, *seule.*

IL est bien effronté mon petit projet! (*Appercevant sur un fauteuil son ruban qu'elle avoit repris à Chérubin.*) Ah! mon cher ruban, va, tu ne me quitteras plus. Tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant..... Ah! Monsieur le Comte, qu'avez-vous fait? (*Elle met le ruban dans son sein.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *apportant à la Comteſſe ſa canne, & ſon maſque.*

IL eſt charmant Madame, votre projet! Je viens d'y réfléchir : il rapproche tout, il concilie tout, & quelque choſe qui puiſſe arriver, mon mariage eſt aſſuré. (*Suzanne ſort avec la Comteſſe en lui baiſant la main.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

La scène représente une Salle d'audience. Le fauteuil du Comte est au milieu sur une estrade : des fauteuils à côté sont pour les conseillers : deux bancs sur les côtés pour les avocats : au bas de l'estrade du Comte, est la table & le tabouret du greffier.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en bottes fortes & un fouet à la main.*

LE COMTE, *donnant à Pédrille le brevet.*

PÉDRILLE, vole tout d'une haleine à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues ; mais elles sont bonnes.

LE COMTE.

Informe-toi si le Page est arrivé.

PÉDRILLE.

A l'Hôtel, Monseigneur ?

LE COMTE.

Oui : & remets-lui ce paquet.

PÉDRILLE.

Et s'il n'est pas arrivé ?

LE COMTE.

Reviens plus vîte m'en instruire.

PÉDRILLE.

Je pars. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

J'AI fait une gaucherie d'éloigner Bazile : il m'eût été utile..... Je ne conçois rien encore à l'aventure de

tantôt: la Comteſſe effrayée à mon arrivée, la camariſte enfermée, un homme qui ſaute par la fenêtre, Figaro qui prétend que c'eſt lui..... Ma foi le fil m'en échappe..... que mes gens ſe permettent entre eux quelques privautés, qu'importe à gens de cette étoffe: mais la Comteſſe..... Ah! elle ſe reſpecte, & mon honneur..... Où diable l'a-t-on été placer!..... Figaro ne vient pas: tachons de démêler adroitement la vérité dans la converſation que je vais avoir avec lui.

SCÈNE III.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, *ſe croyant ſeul.*

TACHONS auſſi de découvrir s'il ſait mes deſſeins ſur Suzanne, & ſi elle a jaſé, je lui fais épouſer la vieille..... Mais que ferons-nous de la jeune?

FIGARO, *à part.*

Ma femme, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Qui eſt là? (*Voyant Figaro.*) Que faites-vous là, Monſieur?

FIGARO.

Monſeigneur, je venois me rendre à vos ordres.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que vous diſiez-là?

FIGARO.

Rien, Monſeigneur.

LE COMTE.

Mais pourquoi ces paroles ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

Oh, rien! c'eſt la fin d'une réponſe que je faiſois. Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Vous vous êtes bien fait attendre.

FIGARO.

C'eſt que je m'étois ſali en tombant ſur ces couches, & je me changeois.

LE COMTE.

Les domeſtiques ici ſont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'eſt qu'ils n'ont pas de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Vous fûtes bien hardi tantôt de ſauter par cette fenêtre.

FIGARO.

Ne ſembleroit-il pas, à vous entendre, que je me ſuis engouffré tout vif.

LE COMTE.

N'eſſayez-pas de me donner le change, en feignant de le prendre vous même, inſidieux valet! vous entendez-bien que ce n'eſt pas le danger qui minquiete: mais le motif.

FIGARO.

J'étois dans l'appartement des femmes lorſque vous êtes entré. Sur un ſoupçon, vous faiſiez un vacarme horrible, renverſant tout comme le torrent de la Morena..... Il vous falloit un homme, il vous le falloit, ſans quoi vous alliez briſer les cloiſons, enfoncer les portes: la peur ma priſe à l'occaſion du billet de tantôt: que ſais-je, moi, ce qui me ſeroit arrivé, ſi vous m'euſiez rencontré dans votre emportement?

LE COMTE.

Eh bien! vous pouviez deſcendre par l'eſcalier.

FIGARO.

Oui: & vous me prendre au corridor.

LE COMTE, *avec humeur.*

Au corridor.... (*A part.*) Mais je m'écarte.

FIGARO, *à part.*

Il veut me ſonder; voyons-le venir, & jouons ſerré.

LE COMTE.

Figaro, je devois t'emmener à Londres.

FIGARO.

Monseigneur a changé d'idée?

LE COMTE.

Plusieurs raisons m'y ont déterminé: premiérement tu ne sais pas l'Anglais.

FIGARO.

Je sais *god dem.*

LE COMTE.

Quest-ce que tu dis?

FIGARO.

Je sais *god dem*: c'est une belle langue que l'Anglois; il en faut peu pour aller loin. Avec *god dem*, en Angleterre, on a tout ce que l'on veut..... Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, faites seulement ceci, (*il fait le signe de quelqu'un qui tourne la broche*) & dites *god dem*, on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. Voulez-vous goûter d'une bonne bouteille de Bourgogne, ou de Claret? (*Il fait le geste de quelqu'un qui débouche une bouteille.*) Dites *god dem*, on vous sert un pot de bierre en bel état, la mousse au bord: c'est charmant. Voyez-vous, à la promenade, une de ces belles qui vont les yeux baissés, trotant menu, les coudes en arriere & tortillant des hanches? Mettez mignardement les doigts réunis sur la bouche, & dites: *god dem*, elle vous flanque un grand soufflet de crocheteur, preuve qu'elle entend..... On sait bien que les Anglois mettent encore dans le discours quelques mots par-ci, par-là; mais il n'est pas difficile de voir que *god dem*, est le fond de la langue.

LE COMTE, *à part.*

Bon: il a envie de venir à Londres. Suzanne n'a pas jasé.

FIGARO, *à part.*

Actuellement travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE, *appelle Figaro du doigt, Figaro approche, & le Comte lui passe amicalement le bras autour du cou.*

Figaro, dis-moi donc quel motif avoit la Comtesse pour me traiter comme elle à fait tantôt?

FIGARO.

Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Qu'a-t-elle à me reprocher? Je vais au devant de tout ce qui lui fait plaisir; je la comble de présens.

FIGARO.

Oui, mais vous êtes infidele : fait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

Figaro, autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant, Monseigneur, je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse te donne-t-elle pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du Docteur? Tenez, Monseigneur, n'avilissons pas l'homme qui nous sert bien, de peur d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Mais pourquoi y a-t-il du louche dans tout ce que tu dis & ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en trouve toujours quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Je t'ai vu vingt fois courir à la fortune.

FIGARO.

C'en est fait, Monseigneur, j'y ai renoncé.

LE COMTE.

Ah! par exemple, voilà du nouveau.

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur? la foule est là; chacun y court, on se coudoye, le grand nombre est écrasé pour y arriver, & sauve qui peut.

LE COMTE.

Tu t'es fait la plus affreuse réputation.

FIGARO.

Si je vaux mieux qu'elle? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui en puisse dire autant?

LE COMTE.

Ainsi tu n'as pas envie de venir à Londres?

FIGARO, *à part.*

A mon tour à présent. (*Haut.*) Monseigneur m'a donné la conciergerie du petit Château; c'est un très-joli poste. Il est vrai que je ne serai pas le courier étrenné des nouvelles intéressantes; mais aussi, tranquille avec ma femme au fond de l'Andalousie. . . .

LE COMTE.

Qui t'empêche de l'emmener avec toi à Londres?

FIGARO.

Je serois obligé de la quitter si souvent. . . . J'aurois bientôt du mariage. . . . par dessus la tête.

LE COMTE, *à part.*

Je crains bien que Suzanne n'ait jasé. (*Haut.*) avec des talens & de l'esprit, tu pourrois t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien; médiocre & rampant, l'on arrive à tout.

LE COMTE.

D'ailleurs, tu aurois pu apprendre sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Oui, comme l'Anglois, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter: mais avoir l'air de savoir ce que l'on ne sait pas; feindre d'ignorer ce qu'on sait; paroître entendre ce qu'on ne comprend pas; ne point ouïr ce que l'on entend: sur-tout voir au-delà de ses forces; avoir pour grand secret de cacher qu'il n'y en a aucun; s'enfermer pour tailler des plumes, quoiqu'on ne soit, comme on dit, que vide & creux;

jouer un personnage bien ou mal; répandre des espions, pensionner des traitres; amolir des cachets; intercepter des lettres; cacher la petitesse des moyens par l'importance de l'objet; voilà toute la politique.

LE COMTE.

Mais c'est l'intrigue que tu définis-là.

FIGARO.

L'intrigue, ou la politique; comme je les crois un peu germaines..... Au reste, *j'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon Roi.

LE COMTE, *à part.*

Suzanne a trahi mon secret : je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile, & le paye en sa monnoye: il a voulu jouer au fin avec moi, qu'a-t-il appris?

LE COMTE.

Ainsi, tu crois gagner ton procès?

FIGARO.

Puisque Monseigneur ne se fait pas scrupule de nous souffler toutes les jeunes, pourquoi me feroit-il un crime de refuser une vieille?

LE COMTE.

Au tribunal, le Magistrat s'oublie, il ne connoît que l'ordonnance.

FIGARO.

Oui: indulgent aux grands, dur aux petits.

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Et qui sait, Monseigneur? *Tempo & galant homo.... di Italiano*; c'est lui qui m'apprendra..... Est-ce là tout ce que Monseigneur me vouloit.

LE COMTE.

Vois s'il ne manque rien dans cette salle pour l'audience.

FIGARO.

Tout est prêt; le grand fauteuil pour Monseigneur;

les chaiſes pour les Prud'hommes ; le tabouret pour le Greffier ; les deux bancs pour les Avocats ; le parquet pour les honnêtes gens, & la canaille derriere.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *ſeul.*

CE drôle-là ſait toujours prendre ſes avantages : il vous ſerre, il vous entortille..... Ah fripon & friponne, vous vous entendiez pour me tromper ! Soyez amante, ſoyez amants, ſoyez amis, ſoyez tout ce qu'il vous plaira ; mais parbleu pour époux.....

SCÈNE V.

LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSEIGNEUR, Madame a ſes vapeurs : je viens vous demander ſon flacon de ſel d'Angleterre : je vais vous le rapporter dans un moment.

LE COMTE, *d'un air très-froid.*

Mademoiſelle.

SUZANNE.

Monſeigneur eſt en colere ?

LE COMTE, *lui donnant ſon flacon*

Tenez, Mademoiſelle, gardez-le pour vous-même ; vous en aurez bientôt beſoin.

SUZANNE.

Monſeigneur, eſt-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs ? C'eſt un mal de condition qui ne ſe gagne que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée qui perd ſon fiancé, & qui le voit dans les bras d'une autre.....

SU-

SUZANNE.

Monseigneur, en payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise.....

LE COMTE.

Je vous ai promis une dot, moi?

SUZANNE.

J'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui: si vous vouliez m'entendre à votre tour?

SUZANNE.

Est-ce que mon devoir n'est pas d'écouter Monseigneur?

LE COMTE.

Eh! cruelle fille, que ne me le disois-tu donc ce matin?

SUZANNE.

Et le Page qui étoit derriere le fauteuil.

LE COMTE.

Elle a raison: mais pourquoi étois-tu si rebelle lorsque Bazile te parloit pour moi?

SUZANNE.

Monseigneur, quelle nécessité qu'un Bazile....

LE COMTE.

Elle a raison, toujours raison.... (*A part.*) Avec un grain de caprice j'en rafolerai. (*Haut.*) Ainsi tu te rendrois ce soir au jardin?

SUZANNE.

Monseigneur, est-ce que je ne m'y promene pas tous les soirs?

LE COMTE.

Entendons-nous, Suzanne: point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE.

Mais aussi, point de mariage, point de droit du Seigneur.

LE COMTE.

Charmante! mais où prend-elle tout ce qu'elle dit? Va donc Suzanne; tu oublies que ta maîtresse t'attend.

SUZANNE, *lui rendant le flacon.*

Eh ! Monseigneur, pouvais-je vous parler sans un prétexte ?

LE COMTE, *à part s'en allant.*

Charmante fille ! si je l'avois eu sans débats, elle auroit été mille fois moins piquante.

SCÈNE VI.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

QU'EST-CE donc que tu fais-là mignonne ?

SUZANNE.

A présent, Figaro, plaide tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès : viens, viens, je vais te conter cela. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul, ayant entendu Suzanne.*

» PLAIDE tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès. « Ah ! je donnois-là dans un beau piege. Ah ! mes insolens ! mais je saurai m'en venger. Un bon arrêt, là.... bien juste. Oui.... mais s'il alloit payer... bon payer, avec quoi ? & d'ailleurs, n'ai-je pas le fier Antonio dont le noble orgueil doit dédaigner un Figaro, un iconnu pour allié. Dans le vaste champ de l'intrigue il faut tout coultiver, jusqu'à la vanité d'un sot.

SCÈNE VIII.

DOM GUSMAN-BRIDE-OISON, LE DOCTEUR, MARCELINE.

MARCELINE.

MONSIEUR, je viens vous conter mon affaire.

BRIDE-OISON.

Eh bien! j'a-aſons-en verbalement.

LE DOCTEUR.

C'eſt une promeſſe de mariage.

MARCELINE.

Accompagné d'un prêt d'argent.

BRIDE-OISON.

J'e-entends, vous avez l'a-a ſomme?

MARCELINE.

Non, Monſieur; c'eſt lui qui me la doit.

BRIDE-OISON.

J'en-etends bien; vou-ous voulez qu'il vou-ous paie.

MARCELINE.

Non, Monſieur.

BRIDE-OISON.

Mais j'en-en-tends fort bien. Il ne veut pas vou-ous payer?

MARCELINE.

Eh! non, Monſieur; c'eſt lui qui ne veut pas m'épouſer.

BRIDE-OISON.

Eſt-eſt-eſt-ce que vou-ous croyez que je ne vou-ous en-entends pas donc?

MARCELINE, *bas au Docteur.*

Où ſommes-nous? (*Haut à Bride-Oiſon.*) Monſieur, eſt-ce vous qui nous jugerez?

BRIDE-OISON, *riant.*

Eſt-eſt-eſt-ce que j'ai a-acheté ma-acharge pour autre choſe donc?

MARCELINE.

C'eſt un grand abus que de vendre les charges.

BRIDE-OISON.

Oui: on-on feroit bien-en mieux de nou-ous les donner pou-our rien, n'eſt-ce pas?.... & con-ontre qui plaidez-vou-ous donc?

SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, MARCELINE, BRIDE-OISON, FIGARO.

MARCELINE, *voyant entrer Figaro.*

CONTRE ce malhonnête homme-là.

BRIDE-OISON.

Mais, j'ai-ai vu ce garçon que-elque part?

FIGARO.

A Séville, Monsieur, chez Madame votre épouse, pour la servir.

BRIDE-OISON.

Da-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an, avant la naissance de Mr. votre fils cadet, qui est un joli garçon, je m'en vante.

BRIDE-OISON.

Oui: c'est-est le plus jo-oli de tous..... On dit que tu-u fais de-es tiennes ici?

FIGARO.

Ah! Monsieur, une misere.

BRIDE-OISON, *riant.*

Ah! une mi-isere, une pro-omesse de ma-ariage. A-as tu vu le Greffier, ce bon ga-arzon mon Secrétaire?

FIGARO.

Double-main?

BRIDE-OISON.

Oui: ah! c'est qui-il man-ange à deux rateliers.

FIGARO.

Il mange! je vous garantis qu'il dévore.

BRIDE-OISON.

Eh! bien l'a-as tu vu?

FIGARO.

Si je l'ai vu! & pour l'extrait & pour le supplément d'extrait; que sais-je, moi?

BRIDE-OISON.

Oui : tu a-as rempli la-a forme.

FIGARO.

Si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRIDE-OISON.

Ce ga-arzon-là n'est pa-as si bête que je l'a-avois cru da-abord.... Si bien donc, que tu-u cro-oyois gagner ton procès?

FIGARO.

Oui ! avec mon bon droit & votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRIDE-OISON.

Oui : je-e suis de la ju-ustice ; mais si tu-u dois, & qui tu-u ne pay-aye pas?....

FIGARO.

Allons, Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRIDE-OISON.

Il a-a raison. (*Figaro se met à rire.*)

SCÈNE X.

LE DOCTEUR, MARCELINE, FIGARO, BRIDE-OISON, L'HUISSIER-AUDIENCIER, LE COMTE, TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-MAIN.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

VOILA Monseigneur, Messieurs. (*Bride-Oison, & les autres s'avancent pour recevoir le Comte.*)

LE COMTE.

En robe, Bride-Oison ! c'est une affaire domestique, les habits de ville étoient assez bons.

BRIDE-OISON.

La-a forme, Monseigneur. Te-enez tel qui-i se rit d'un-un juge en ha-abit court, tremble à l'a-aspect

d'un procureur en-en robe. La-a forme, Monseigneur; l'a-a forme.

LE COMTE.

Faites entrer l'Audience.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

L'Audience, Messieurs. (*Une foule de Payſans entrent, & ſe rangent derrierre les Conſeillers.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, BRIDE-OISON, TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-MAIN, L'HUISSIER-AUDIENCIER, LE DOCTEUR, MARCELINE, FIGARO.

Le Comte s'aſſied dans le fauteuil ſur l'eſtrade; les Conſeillers & bride-Oiſon dans les fauteuils qui ſont en bas de celui du Comte; Double-main ſur un tabouret devant une petite table; Figaro au bout du banc; les Avocats à la gauche du Comte; Marceline & le Docteur au bout du banc à droite.

BRIDE-OISON.

DOUBLE-MAIN, a-appellez les placets.

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN, *tenant un placet.*

Noble, très-noble, infiniment noble, Dom Pedro Georges Idalgo, Baron de Lauſalto, Petros-Montes, Allo-Montes. Contre Dom Caldérole, Auteur Tragique. Il s'agit d'une Tragédie mornée, que chacun rénie, & rejette ſur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raiſon tous deux : ordonnons qu'ils en recommenceront une enſemble : mais afin que l'ouvrage marque dans le grand monde, le noble y mettra ſon nom; le poëte ſon talent.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Messieurs.

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN.

Dom Petrocio laboureur. Contre le Receveur des Tailles. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

La ferme n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du Roi: Passez.

DOUBLE-MAIN.

Aga, Raab, Juditi, Madelaine, Nicole, Marceline de Verte Allure. Contre.... Figaro, nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonime.

BRIDE-OISON.

A-Anonime: quel-el est ce pa-atron là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN.

Contre Anonime Figaro. Qualités?

FIGARO.

Gentilhome.

LE COMTE.

Vous êtes Gentilhomme.

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serois le fils d'un Prince.

DOUBLE-MAIN.

Contre Anonime Figaro, Gentilhomme. Le Docteur Bartholo plaidant pour ladite Marceline de Verte Allure, & ledit Figaro pour lui-même, si la Cour le permet, contre le vœu de l'usage.

FIGARO.

L'usage, maître double-Main, est souvent un abus. Les parties savent toujours mieux leur cause que certains avocats, qui suant à froid, crient à tue-tête; sachant tout hors le fait; s'embarrassant aussi peu de

l'intérêt de leurs clients, que d'ennuyer l'auditoire & d'endormir Meſſieurs ; auſſi bourſoufflés apres cela que s'ils euſſent compoſé *l'oratio pro murena :* moi, j'ai fini en deux mots. (*Se tournant vers le Comte & les Conſeillers.*) Meſſieurs.....

DOUBLE-MAIN.

Taiſez-vous, taiſez-vous : en voilà beaucoup trop. Vous n'êtes pas demandeur, & vous n'avez que la défence. Approchez, Docteur, & liſez la promeſſe.

LE DOCTEUR, *liſant.*

» Je reconnois avoir reçu de Nicolas Marceline de » Verte Allure, la ſomme de deux mille piaſtres fortes, » que je promets lui rendre à ſa premiere réquiſition » dans le château d'Agoas-Freſcas, & je l'épouſerai. » Mes concluſions tendent à l'exécution de la promeſſe & au payement du billet..... Meſſieurs, jamais cauſe plus intéreſſante ne fut ſoumiſe à la déciſion de la Cour, & depuis Alexandre le Grand qui fit une promeſſe de mariage à la Reine Taleſtris....

LE COMTE.

Docteur, avant d'aller plus loin ; convient-on de la validité du billet ?

FIGARO.

Il y a, Meſſieurs, malice, erreur, ou diſtraction dans la maniere dont on a lu le billet ; car il n'y a pas » que je promets lui rendre dans le château d'Agoas-Freſcas & je l'épouſerai ; mais *ou* je l'épouſerai » ce qui eſt bien différent.

LE COMTE.

Comment y a-t-il ſur le billet ?

LE DOCTEUR.

Il y a &.

FIGARO.

Il y a *ou*

BRIDE-OISON.

Dou-ouble-Main, prenez la-a promeſſe, & liſez-là vou-ous-même.

DOUBLE-

DOUBLE-MAIN.

Oui : car les parties sont souvent infideles dans leur lecture. (*Se tournant vers les auditeurs.*) Mais Messieurs, un peu de silence donc ?

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN, *lisant pendant que Bride-Oison s'endort.*

» Je reconnois .... Marceline de Verte Allure dans » le château d'Agoas-Frescas, & ... été ... ou ... » & ... ou ... «. C'est si mal écrit, & puis il y a un pâté.

BRIDE-OISON, *s'éveillant.*

Un pa-âté : je sai-ais ce que c'est.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! Messieurs, à la bonne heure ; point de chicanne : nous voulons bien qu'il y ait *ou*, & nous l'accordons.

FIGARO.

J'en demande acte.

LE DOCTEUR.

Et nous y adhérons : mais je soutiens que même en ce cas, le coupable ne peut échapper. Messieurs, en effet, cette syllabe est la copulative, *ou*, qui joint les deux membres de la phrase. C'est ainsi que l'on diroit, Messieurs : vous vous ferez saigner dans votre lit, où vous vous tiendrez chaudement, ou dans lequel vous vous tiendrez chaudement. Vous prendrez deux gros de rhubarbe, où vous mêlerez un gros de tamarin, ou dans lequel vous mêlerez un gros de tamarin. Ainsi, Messieurs : » Que je lui rendrai dans le château d'Agoas » Frescas, où je l'épouserai, «. C'est comme s'il y avoit dans lequel je l'épouserai.

FIGARO.

Cette syllabe est l'alternative, *ou*, qui sépare les deux membres au relatif, & je soutiens que c'est de la phrase. C'est ainsi que l'on diroit, Messieurs : ou la maladie vous tuera, ou la médecine ; ou bien, ce sera le médecin. Autre exemple : ou n'écrivez rien de bon, ou les

ſots s'éleveront contre vous; ou bien, les ſots s'éleveront contre vous. Ou les méchans vous dénigreront; ou bien les méchans vous dénigreront, car, audit cas, *ſot* ou *méchant* ſont les ſubſtantifs qui gouvernent. Ainſi c'eſt comme s'il y avoit » que je rendrai à ladite Marceline de Verte Allure, dans le château d'Agoas-» Freſcas; ou bien, j'épouſerai la donzelle «. Rien de plus clair. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma ſyntaxe? Il parle latin; je ſuis greç, moi; je l'exterminе.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas le ſens de la promeſſe.

FIGARO.

Meſſieurs, il n'y a qu'a voir la ponctuation : que je lui promets rendre dans le château d'Agoas-Freſcas, virgule, ou je l'épouſerai.

LE DOCTEUR.

Sans virgule.

FIGARO.

Elle y eſt.

LE DOCTEUR.

Elle n'y eſt pas.

FIGARO.

Elle y étoit : on l'aura gratée.

Le Comte ſe leve, & les juges ſe réuniſſent pour recueillir les opinions.

LE DOCTEUR.

Il n'y a que vous ici qui ſoyez capable d'une pareille friponnerie.

FIGARO.

Maître Bartholo, défendez votre cauſe; mais ceſſez d'injurier. Lorſque les tribunaux conſidérant que ſouvent les parties perdroient une bonne cauſe par l'ignorence des moyens, on admit des tiers: mais ils n'ont pas entendu qu'ils devinſſent des inſolens privilégiés : ce ſeroit dégrader le plus noble inſtitut.

LE DOCTEUR.

Baſte, baſte.

MARCELINE, *au Docteur.*

On a corrompu le grand juge, il corrompt les autres, & j'ai perdu mon procès.

LE DOCTEUR.

J'en ai peur.

DOUBLE-MAIN, *entendant Marceline.*

Ah ! c'eſt trop fort ; je vous dénonce, & pour l'honneur du ſiege, je demande qu'avant de faire droit ſur l'autre affaire, il ſoit prononcé ſur celle-ci.

LE COMTE, *s'aſſeyant.*

Non, greffier, je ne prononcerai pas ſur mon injure perſonnelle. Un juge Eſpagnol n'aura pas à rougir d'un excès pareil, digne tout au plus, des tribunaux aſiatiques : c'eſt aſſez des autres abus, j'en vais corriger un : je vais motiver mon arrêt. Tout juge qui s'y refuſe eſt un grand ennemi des loix. Si le défendeur veut garder ſa perſonne, à lui permis.

FIGARO.

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : » je payerai ladite demoi-» ſelle, ou je l'épouſerai «. La cour condamne le défendeur à payer à ladite demoiſelle la ſomme de deux mille piaſtres fortes dans le jour, ou à l'épouſer.

FIGARO.

J'ai perdu.

Le Comte deſcend de ſon ſiege, & les Conſeillers ſe levent.

ANTONIO.

Superbe arrêt !

FIGARO.

En quoi ſuperbe ?

ANTONIO.

En ce que tu ne ſeras plus mon neveu.

FIGARO.

Dailleurs, homme qui épouſe n'eſt pas tenu de débourſer.

LE DOCTEUR.

Nous nous marions ſéparés de biens.

FIGARO.

Et moi de corps, puiſque mariage n'eſt pas quittance.

LE COMTE, *à part.*

Me voilà vengé : au moins cela ſoulage. (*A l'Huiſſier.*) Faites ſortir l'Audience.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Sortez Meſſieurs.

L'Huiſſier, les trois Conſeillers, & tous les Payſans ſortent.

SCÈNE XII.

LE COMTE, BRIDE-OISON, LE DOCTEUR, MARCELINE.

FIGARO, *montrant Bride-Oiſon.*

C'EST ce gros enflé de Conſeiller là qui eſt cauſe que j'ai perdu.

BRIDE-OISON.

Moi : eſt-eſt-ce que je ſuis un gro-os enflé, moi ?

FIGARO.

Mais ce n'eſt pas encore fini ; je ne me marierai pas ſans le conſentement de mes nobles parens.

LE COMTE.

Eh bien ! où ſont-ils ? Il crieriot qu'on lui fait injuſtice.

FIGARO.

Qu'on me donne le temps, je ſuis bien près de les retrouver ; il y a quinze ans que je les cherche. Monſeigneur, quand même les riches étoffes dont j'étois couvert, les langes à dentelles & les bijoux trouvés ſur moi par les bandits qui m'enleverent, ne prouveroient pas que j'étois né de parents riches, au moins le caractere gravé ſur mon corps prouve combien j'étois un enfant précieux, & cet hiéroglyphe à mon bras droit....

MARCELINE.

Une eſpatule à ſon bras droit ? c'eſt lui docteur.

LE DOCTEUR.

Eh! qui?

MARCELINE.

C'eſt Emanuel.

LE DOCTEUR, *à Figaro.*

Vous fûtes enlevé, dites vous, par des Bohêmiens?

FIGARO.

Tout près d'un château.

LE DOCTEUR.

C'eſt lui.

FIGARO.

Achevés..... Ah! cher Docteur, rendez moi à mes nobles parens? des monceaux d'or n'arrêtront pas la reconnoiſſance de mon illuſtre famille.

LE DOCTEUR, *montrant Marceline.*

Voilà ta mere.

FIGARO.

Nourrice.

LE DOCTEUR.

Ta propre mere.

MARCELINE.

Et voilà ton pere.

Figaro temoigne tous les regrets d'un homme au déſeſpoir.

LE DOCTEUR, *Allant s'aſſeoir ſur le banc des Avocats.*

Oh! haine de moi. (*Il ſe cache le viſage dans ſes mains.*)

BRIDE-OISON.

C'eſt-eſt clair, i-il ne l'épouſera-a pas: & ce château, cette no-obleſſe, vou-ous vous diſiez gentilhomme: voilà donc comme vous en impoſez à la juſtice?

FIGARO.

La juſtice? Elle alloit me faire faire une belle ſottiſe, elle alloit me faire épouſer ma mere, après m'avoir fait vingt fois, pour ces maudits cent écus, manquer d'aſſommer Monſieur, qui ſe trouve aujourd'hui mon pere.

MARCELINE.

Embraſſe-moi mon fils. Vas, lorſque je t'aimois, c'étoit la nature qui agiſſoit en moi.

FIGARO.

Et moi, l'inſtinct, ma mere, qui me faiſoit trouver de la repugnance à vous épouſer.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, BRIDE-OISON, FIGARO, LE DOCTEUR, MARCELINE, ANTONIO, SUZANNE.

SUZANNE, *amenée par Antonio.*

MONSEIGNEUR, voilà la dot que Madame m'a donné pour payer Marceline.

LE COMTE, *à part.*

Au diable ta maîtreſſe; de quoi ſe mêle-t-elle? (*Il ſort.*)

ANTONIO, *montrant à Suzanne, Figaro qui embraſſe Marceline.*

Tiens, tiens: les vois-tu comme ils ſont d'accords?

SUZANNE.

Ah! le perfide.

FIGARO, *à Suzanne.*

Que dis-tu, ma Suzannette?

SUZANNE.

J'en ai aſſez vu: ta lâcheté, & ma ſottiſe. (*Elle s'en va.*)

FIGARO, *la ramenant.*

Avant de t'en aller, enviſage bien cette chere femme-là.

SUZANNE, *toiſant Marceline du haut en bas.*

Eh bien! je la vois.

FIGARO.

Et tu la trouve?

SUZANNE.

Affreuſe.

FIGARO.

Et vive la jalouſie, morbleu: elle ne vous marchande pas.

MARCELINE.

Ne crains rien, ma Suzannette : le méchant qui te tourmente eſt mon fils.

ANTONIO.

Son fils ! C'eſt donc de tout à l'heure?

FIGARO.

Que je le ſais.

BRIDE-OISON.

C'eſt-eſt clair : voilà ſa-che-ere mere.

MARCELINE, *à Suzanne.*

Embraſſez-moi, ma fille, & oublions que nous ayons jamais été ennemis. (*Elle embraſſe Suzanne.*)

BRIDE-OISON, *pleurant.*

Que-e je ſuis donc bête ! je ſuis tou-out attendri.

MARCELINE.

Et toi, Figaro.

FIGARO.

Quoi ! ma chere mere, voudriez voir couler mes yeux comme deux fontaines? Tout à l'heure je ſentois mes larmes couler entre mes doigts ſans pouvoir les arrêter ; mais, va te promener la honte, je veux rire & pleurer à la fois : je ne ſentirai jamais le même plaiſir, en même temps, entre ces deux cheres femmes-là.

SUZANNE, *à Antonio.*

Eh bien! mon oncle, actuellement vous ne refuſerez plus ?....

ANTONIO.

Les parties ſe baillent-elles les mains?

LE DOCTEUR, *ſe levant.*

Que ma main ſe deſſéche plutôt que de la mettre dans celle d'un tel drôle.

ANTONIO.

Vous n'êtes-donc qu'un pere marâtre ?

LE DOCTEUR.

Onh, onh.....

ANTONIO.

En ce cas, je ne donnerai pas ma niéce à celui qui n'eſt l'enfant de perſonne.

BRIDE-OISON.

Eſt-eſt-ce que ça ſe peut, imbécille? On-on eſt toujours l'en-enfant de quelqu'un.

FIGARO, *retenant le Docteur qui s'en va.*

Ah! mon pere! laiſſez-vous toucher?

SUZANNE, *lui paſſant les mains ſur les joues.*

Mon petit papa, nous vous aimerons, nous vous chérirons.

MARCELINE.

Monſieur le Docteur, n'entendez-vous pas la voix de la nature qui crie au fond de votre cœur? De l'eſprit, de la figure.....

FIGARO.

Qui ne vous ont pas coûté une obole.

LE DOCTEUR, *pleurant.*

Ouf, ouf, ne voilà-t-il pas que je ſuis auſſi bête que Monſieur. (*Montrant Bride-Oiſon.*) Embraſſez-moi, mes enfans. (*Ils s'embraſſent.*)

MARCELINE, *à Figaro.*

Tiens, mon fils, voilà ta promeſſe? & je te remets ta dette.

SUZANNE.

Tiens prends auſſi cette dot; elle eſt à toi. (*Elle lui donne la bourſe que lui avoit donnée la Comteſſe.*

FIGARO.

Grand merci. (*Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline & le Docteur, ſortent.*)

SCÈNE XIV.

BRIDE-OISON.

NE v'la-t-il pas que je ſuis auſſi bête que Mononſieur.... On-on ſe dit bien ce-es ſortes de cho-oſes là à ſoi-même; mais.... i-ils ne ſont pas po-olis du-uout, ces gens-là.

Fin du troiſieme Acte

ACTE

ACTE QUATRIEME.

La scène représente un grand salon: on voit sortir du plafond huit lustres, sur le bord de la scène deux fauteuils & derrierre une table à écrire, au fond du sallon est une porte à deux battans ouverte, & qui donne dans un autre sallon.

SCÈNE PREMIERE.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

EH! bien ma Suzannette! es-tu contente? tout réussit au gré de nos vœux. Monsieur le Comte s'est pris lui-même dans ses propres filets. Tu avois une méchante rivale, j'avois un diable déchainé contre moi, une furie acharnée contre mon mariage, tout cela s'est changé en la meilleure des meres: hier j'étois comme seul au monde, & voilà que j'ai tous mes parens aujourd'hui. Ils ne sont pas, il est vrai, aussi brillans que je me les étois galonnés; mais ne sont-ils pas suffisans pour nous qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Le temps a amené des choses que nous avions préparées, & ce que nous attendions n'est cependant pas arrivé.

FIGARO.

La fortune, Suzon, nous sert souvent mieux que nous-mêmes; ainsi va le monde: on projette, on machine d'un côté, la fortune exécute de l'autre; & depuis l'aveugle mené par son chien, jusqu'au Monarque qui voudroit envahir la terre, tout va au gré de son caprice; encore l'aveugle au chien est-il souvent mené plus sûrement que l'autre aveugle avec tout son

entourage. Pour cet aimable aveugle conduit par la folie.....

SUZANNE.

L'amour.

FIGARO.

Tu veux donc bien que, prenant la place de la folie, je sois le seul qui le conduise à ta jolie mignone porte?

SUZANNE.

L'amour, & toi?

FIGARO.

Moi, & l'amour.

SUZANNE.

A condition que vous n'irez pas chercher d'autre gîte.

FIGARO.

Si jamais cela m'arrive, que mille milions de galants....

SUZANNE.

Ah! des sermens..... tiens Figaro, dis-moi seulement ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie?

SUZANNE.

Est-ce qu'on en a plusieurs, donc?

FIGARO.

Eh que oui! depuis que l'on a vu que quelquefois folie devenoit sagesse, & que de petits mensonges produisoient de bonnes grosses vérités, on en a de toute espece, & celles que l'on fait sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire, & celles que l'on vante sans y ajouter foi; car toute vérité n'est pas bonne à croire, & les sermens passionnés, les menaces des meres, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands, &..... cela ne finit pas.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est gaie, vraie, qu'elle montre la sérénité de ton ame.... parlons un peu de notre rendez-vous avec Monsieur le Comte.

FIGARO.

Plutôt n'en parlons jamais, il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Et s'il m'attend au jardin?

FIGARO.

Qu'il s'y morfonde, & que ce soit sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté pour l'accorder qu'il ne m'en coûte pour le révoquer.

FIGARO.

Ainsi tu n'iras pas au rendez-vous?

SUZANNE.

Je te le promets.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savans, je n'en ai qu'une, & je te le promets une fois pour toutes.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Ah! beaucoup.

FIGARO.

Beaucoup! ce n'est gueres.

SUZANNE.

Et comment donc?

FIGARO.

Tiens, ma Suzon, en fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends rien à toutes vos finesses; mais je n'aimerai jamais que mon mari.

FIGARO.

Tiens parolle, & tu feras une belle exception à l'usage.

SCÈNE II.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

En quelqu'endroit que vous les cherchiez, croyez qu'ils sont ensemble : allons, Figaro, c'est voler l'avenir, & d'ailleurs Monsieur le Comte t'attend : il va te gronder.

FIGARO, *amenant Suzanne.*

Ja vais lui montrer mon excuse.

LA COMTESSE, *faisant signe à Figaro de laisser Suzanne avec elle.*

Elle te suit. (*Figaro sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

As-tu tout préparé pour que nous puissions changer d'habits ?

SUZANNE.

Madame, il n'en est pas besoin, le rendez-vous n'aura pas lieu.

LA COMTESSE.

Comment, le rendez-vous n'aura pas lieu ?

SUZANNE.

Figaro ne veut pas.

LA COMTESSE.

Vous me trompez : Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot : il vous fache de m'avoir averti de l'amour du Comte, & vous voulez aller vous-même au rendez-vous ? laissez-moi.

SUZANNE, *se jettant aux pieds de la Comtesse.*

Ah! Madame, au nom du Ciel, espoir de tout, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi & la dot que vous me donnez, pouvez-vous croire....

LA COMTESSE, *relevant Suzanne.*

Mais je n'y pensois pas: en allant moi-même à ta place au rendez-vous, personne ne seroit compromis, & ton mariage, quelque chose qui arrive, seroit assuré.

SUZANNE.

Ah! Madame, quel mal vous m'avez fait!

LA COMTESSE.

C'est que je suis une étourdie. (*Elle embrasse Suzanne.*) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE.

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée, il faut ici lui en donner un: écris-lui....

SUZANNE.

Moi! lui écrire, Madame!

LA COMTESSE.

Je prends tout sur moi.

Suzanne s'assied devant la table qui est sur la droite du théatre; prend du papier & une plume; la Comtesse dicte.

» Chanson nouvelle, sur l'air: *il fera beau ce soir* » *sous les grands maronniers* «.

SUZANNE, *repete à mesure qu'elle écrit.*

» Il fera beau.... ce soir.... sous les grands.... » maroniers «.

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne l'entende pas?

SUZANNE, *riant.*

Ah! c'est juste.

LA COMTESSE.

Cachette ce billet avec une épingle, & écris sur le dos du billet: vous renverrez le cachet.

SUZANNE, *écrit, & cherche ensuite à son corset.*

Ah! mais!.... je n'ai pas d'épingle à présent,

LA COMTESSE.

Tiens, en voilà une. (*En tirant cette épingle, qui tenoit attaché le ruban de Chérubin, le ruban tombe par terre.*)

SUZANNE, *ramassant le ruban.*

Mais c'est votre ruban que vous avez repris tantôt au petit Page.

LA COMTESSE.

Oui; rends-le moi.

SUZANNE.

Mais, il y a du sang: Madame ne le portera plus.

LA COMTESSE.

Il est assez bon pour Fanchette, quand elle va venir m'apporter un bouquet.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE, FANCHETTE, *dix ou douze filles du village portant chacune un bouquet*, CHERUBIN, *habillé en fille portant aussi un bouquet.*

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du village qui viennent vous apporter des bouquets pour la noce.

LA COMTESSE, *montrant Chérubin.*

Qu'elle est cette jeune étrangere?

FANCHETTE.

Madame, c'est une cousine à moi qui est venue pour la fête.

LA COMTESSE.

Elle est jolie..... (*Elle prend le bouquet de Chérubin.*) Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangere. (*Elle l'embrasse sur le front.*)

CHERUBIN, *à part.*

Voilà un baiser qui m'a été bien loin.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

Elle a rougi! ne trouves-tu pas, Suzanne qu'elle reſſemble à quelqu'un?

SUZANNE.

La reſſemblance eſt frappante.

SCÈNE V.

Les acteurs précédens, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *tenant à la main un chapeau d'Officier.*

MONSEIGNEUR, je vous dis qu'il eſt ici. (*Chérubin qui étoit ſur le bord du théatre ſe cache au milieu des autres filles qui l'environnent.*) Les filles du village l'ont habillé en femme chez ma fille, & je viens de trouver, parmi ſes habits, ſon chapeau d'Officier qu'elles y avoient laiſſé par mégarde. (*Il tourne tout autour des vilageoiſes pour reconnoître Chérubin, il l'apperçoit au milieu d'elles, & lui met le chapeau ſur la tête.*) Tenez, Monſeigneur, voilà votre Officier.

LE COMTE.

Encore ce maudit Page, il y a un mauvais génie qui tourne tout contre moi.... (*Se tournant vers la Comteſſe.*) Eh bien! Madame?

LA COMTESSE.

Vous me voyez plus étonnée que vous, Monſieur le Comte, & Suzanne n'étoit pas plus inſtruite que moi.

LE COMTE.

J'avois tort ſans doute ce matin quand je diſois qu'il étoit chez vous.

LA COMTESSE.

J'aurois tort ſans doute ſi je diſſimulois plus longtemps. Oui, Monſieur le Comte, il étoit chez moi lorſque vous êtes entré, nous commencions ce badinage que ces enfans viennent d'achever, vous êtes entré, je me ſuis troublée, il s'eſt caché, votre imagination a fait le reſte.

LE COMTE.

Etre enſorcelé par un Page!..... mais tu me le payeras.

FANCHETTE.

Ah! Monſeigneur, quand vous venez m'embraſſer, & que vous me dites: tiens, petite Fanchette, ſi tu veux m'aimer, je te donnerai tout ce que tu voudras....

LE COMTE, *interdit.*

J'ai dit cela, moi?

FANCHETTE.

Oui, Monſeigneur; eh bien! au lieu de renvoyer Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie?

LA COMTESSE.

Vous le voyez, Monſieur, l'aveu de cet enfant, auſſi naïf que le mien, prouve deux choſes, que ſi je vous donne de l'inquiétude c'eſt ſans le vouloir, & que vous mettez tous vos ſoins à augmenter les miennes.

ANTONIO.

Et vous auſſi, Monſeigneur,.... vous la redreſſerez comme feue ſa mere qui eſt morte; ce n'eſt pas pour la conſéquence; mais Madame la Comteſſe ſait bien que lorſque les jeunes filles ont une fois pris l'eſſor.....

SCÈNE VI.

Les acteurs précédens, FIGARO.

FIGARO.

MAIS, Monſeigneur, ſi vous retenez toutes nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danſe.

LE COMTE.

Vous, danſer! vous n'y penſez pas, & votre pied foulé?

FIGARO, *portant la main à ſon pied.*

Oui, il me fait même encore un peu mal: mais le plaiſir le guérira. (*ſe tournant vers les villageoiſes.*) Allons, mes belles?

LE

LE COMTE, *ramenant Figaro.*

Vous avez été bien heureux que ce soit du terreau bien doux.

FIGARO.

Assurément. (*aux villageoises.*) Ah ça! vous autres?

ANTONIO, *ramenant Figaro.*

Et vous vous êtes pelottonné en tombant?

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air? l'imbécille! (*aux vilageoises.*) Allons, Mesdemoiselles?

ANTONIO, *ramenant Figaro.*

Et le petit Page, galoppoit à Séville sur son Cheval?

FIGARO.

Galoppoit, ou marchoit au pas, que m'importe? (*aux Villageoises.*) Ah ça finirons-nous?

LE COMTE, *ramenant Figaro.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO.

Assurément.... Ah! qu'elle enquête!

ANTONIO, *amenant Chérubin & le montrant.*

Tiens regarde.

FIGARO.

Chérubin! peste soit du petit fat.

ANTONIO, *à Figaro.*

Eh bien! y es-tu à présent?

FIGARO.

Si j'y suis!.... si j'y suis!.... Eh bien! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE.

Il ne chante pas, il dit que c'est lui qui a sauté.

FIGARO.

S'il le dit... cela se peut.

LE COMTE.

Ainsi, vous avez sauté à deux.

FIGARO.

Monseigneur, au bruit que vous faisiez, il en auroit sauté une douzaine: d'ailleurs la rage de sauter peut prendre; voyez les moutons de Panurge. (*Aux Villa-*

geoiſes.) Allons Meſdemoiſelles? (*On entend la ſymphonie jouer le commencement d'une marche.*) Vous entendez, Monſeigneur; voilà les violons & les cornemuſes qui nous appellent. (*aux Villageoiſes.*) Courez vîte, vous autres? (*Prenant Suzanne ſous le bras, & s'enfuyant.*) Courons, ma Suzannette?

LE COMTE.

Jouons-nous ici une Comédie?

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

LE COMTE.

EN vit-on jamais de plus impudent! .... (*A Chérubin.*) Et vous, Monſieur le libertin, qui faites le honteux, allez vîte vous habiller, & que je ne vous revoie pas de la ſoirée.

LA COMTESSE.

Le pauvre enfant! il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *mettant ſon chapeau ſur ſa tête*

M'ennuyer! je porte à mon front du bonheur pour plus de cent ans de priſon. (*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

QU'A-T'IL au front de ſi heureux?

LA COMTESSE.

Son premier chapeau d'Officier, ſans doute: aux enfans, tout ſert de hochet.

LE COMTE.

Allons, Madame, aſſeyons-nous en attendant la fête.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur le Comte, permettez que je me retire; vous savez que je suis fort incommodée.

LE COMTE.

Un moment pour votre protégée, ou je vous croirois en colere.

On entend la symphonie commencer la marche.

LA COMTESSE.

Allons, je reste, puisque voilà les apprêts de la noce.

LE COMTE.

La noce... la noce.... Allons, il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Le Comte & la Comtesse, vont s'asseoir dans deux fauteuils, l'un à côté de l'autre.

La noce entre, & la marche commence par l'Huissier-Audiencier, suivi de quatre gardes portant le fusil sur l'épaule; suivent quatre Conseillers deux à deux, & BRIDE-OISON., seul derriere.

Immédiatement après le premier danseur; ensuite deux danseuses, dont l'une porte le chapeau de la fiancée, l'autre un carreau pour mettre sous les genoux de Suzanne lorsqu'elle se met à genoux vers le Comte.

Suivent après des danseurs & danseuses, deux à deux. SUZANNE vient ensuite, en tête, menée par son oncle ANTONIO.

FIGARO vient après, donnant la main à MARCELINE.

La marche est terminée par le DOCTEUR BARTHOLO.

Lorsque toute la marche a défilé devant le Comte & la Comtesse qui restent assis, Antonio amene Suzanne au Comte.

Figaro, Marceline, le Docteur, & les autres restent à gauche du théatre.

Le Comte, la Comteſſe, Antonio, Suzanne, & les deux danſeuſes qui portent le chapeau & le carreau, ſont à droite.

La danſeuſe qui porte le carreau le met aux pieds du Comte. Suzanne ſe met à genoux deſſus, & l'autre danſeuſe remet au Comte le chapeau.

Pendant que le Comte attache le chapeau ſur la tête de Suzanne, elle ſaiſit cette occaſion pour lui donner le billet qui contient le rendez-vous.

Comme elle eſt la derniere & la plus près du bord de la ſcène, que perſonne ne peut l'appercevoir, elle gliſſe de la main droite, le billet au Comte. Ce dernier, qui s'en apperçoit, défait, ſans qu'on le voie, les trois premiers boutons en haut de ſon juſte-au corps, & faiſant ſemblant d'attacher la derniere épingle du côté par lequel Suzanne lui donne le billet, il le prend adroitement & le cache auſſi-tôt dans ſa veſte.

Antonio va enſuite remener à Figaro, qui eſt placé à l'autre côté du théatre, Suzanne qui a le chapeau ſur la tête. Figaro vient, à moitié chemin, recevoir Suzanne des mains d'Antonio, & va la préſenter à Marceline ſa mere.

Le Comte empreſſé de lire le billet le décachete; mais n'ayant pas vu l'epingle il ſe pique juſqu'au ſang.

LE COMTE *à part; ſe preſſant le doigt pour faire ſortir le ſang, & le ſecouant pour le faire tomber.*

Peſte ſoit des femmes! elle fourent des épingles partout.

FIGARO, *bas à Marceline, à Antonio, au Docteur & à Suzanne.*

C'eſt un billet qu'il aura reçu, en paſſant, d'une poulette. Ce billet apparemment étoit cacheté d'une épingle qui l'aura outrageuſement piqué.....

Le Comte, s'appercevant de ce qui étoit écrit derriere le billet de Suzanne, cherche par-tout l'épingle qu'il avoit jettée de colere quand il s'étoit piqué, & l'ayant enfin retrouvée, il la ramaſſe.

D'un objet aimé tout eſt cher: le voilà qui cherche

le cachet (*Il amene Marceline devant le Comte & la Comteſſe.*

Pendant que le Comte ſe prépare à lui mettre un bonnet ſur la tête, on entend du bruit à la porte.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

A moi, gardes, les gardes, les gardes à moi, ici, à cette porte.

LE COMTE.

Eh bien! qu'eſt-ce que c'eſt?

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Monſeigneur, c'eſt Monſieur Bazile, accompagné d'un village entier, parce qu'il marche en chantant.

LE COMTE.

Qu'il entre..... Seul.

LA COMTESSE.

Monſieur le Comte, permettez que je me retire chez moi un inſtant. (*Elle fait ſigne à Suzanne de la ſuivre.*) (*Bas à Suzanne.*) Allons vite changer d'habits. (*Elles ſortent.*

SCÈNE X.

BAZILE, GRIPPE-SOLEIL, *les Acteurs précédens.*

BAZILE, *ſuivi de Grippe-Soleil, entre en chantant, & s'accompagnant ſur ſa guittare.*

Air du Vaudeville, à la fin.

CŒURS ſenſibles, cœurs fideles
Qui blâmez l'amour léger,
Ceſſez vos plaintes cruelles,
Eſt-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des aîles,
N'eſt-ce pas pour voltiger? (*ter.*)

FIGARO.

Oui, notre ami, c'eſt pour cela qu'il a des aîles au dos... Eh bien que ſignifie cette chanſon?

BAZILE.

Qu'après avoir prouvé mon obéiſſance à Monſeigneur,

en amusant Monsieur, (*il montre Grippe-Soleil.*) qui est de sa compagnie, je viens réclamer sa justice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah! Monseigneur, il ne m'a pas amusé du tout avec ses guenilles d'arriettes.

LE COMTE, *à Bazile.*

Que demandez-vous?

BAZILE.

La main de Marceline.

FIGARO, *à Bazile.*

Y a-t-il long-temps que Monsieur n'ait vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Non, puisque je te vois.

FIGARO.

puisque mes yeux te servent si bien de miroir, lis-y l'effet de ma prédiction. Si tu fais mine seulement, (*montrant Marceline.*) d'approximer Madame. . . .

LE DOCTEUR.

Ah! Messieurs, faut-il que deux amis se querellent?

FIGARO, *regardant Bazile.*

Moi, ton ami! parce que tu fais de plats airs de chapelle.

BAZILE.

Parce que tu fais des vers comme un journal.

FIGARO.

Musicien de guinguette.

BAZILE.

Postillon de gazette.

FIGARO.

Cuistre *d'oratoric.*

BAZILE.

Jockey diplomatique.

LE COMTE.

Eh bien! Messieurs les insolens, cesserez-vous bientôt de vous injurier devant moi?

BAZILE.

C'est lui, Monseigneur, qui me manque en toute

occasion, disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Eh-ce que tu me prends pour un écho?

BAZILE.

Peut-on traiter ainsi un homme, qui, parmi tous les chanteurs brille....

FIGARO.

Brille!... dis-donc, braille.

BAZILE.

Vous le voyez, Monseigneur, il le répete.

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? est-tu un prince pour qu'on te flagorne? souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur, ou si tu la crains d'une autre part; pourquoi veux-tu rompre mon mariage?

BAZILE, *à Marceline.*

Ne m'avez-vous pas promis à Séville que vous m'épouseriez dans quatre ans?

MARCELINE.

Oui; mais à quelle condition?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

FIGARO.

Eh bien il est retrouvé ce fils.

BAZILE.

Où est-il?

LE DOCTEUR, *montrant Figaro.*

Le voilà: le voyez-vous?

BAZILE, *détournant la tête avec une espece d'horreur.*

Ah! j'ai vu le diable.

BRIDE-OISON.

Vou-ous n'épouserez don-onc pas sa che-ere mere?

BAZILE.

Y a-t'il rien de pis que d'être cru le pere d'un tel drôle?

FIGARO.

Oui; d'être cru ton fils.

BAZILE.

Je vous déclare que tant que Monsieur sera quelque chose ici, je n'y serai plus rien. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

Les acteurs précédens, excepté Bazile.

FIGARO.

DONC, à la fin, j'aurai ma femme.

LE COMTE, *à part.*

Et moi ma maîtresse.

BRIDE-OISON.

Et-et tout le monde sera sa-atisfait.

GRIPPE-SOLEIL.

Moi, je vais préparer le feu d'artifice sous les grands marroniers.

LE COMTE.

Sous les grands marroniers! quel est le sot qui t'a donné cet ordre? & la Comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t'elle? c'est sur la terrasse devant ses fenêtres qu'il faut le préparer, entends-tu?

GRIPPE-SOLEIL.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE,

Sous les grands marroniers, la belle idée! ils alloient incendier mon rendez-vous. (*tout le monde sort, excepté Figaro & Marceline.*)

SCÈNE XII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour sa femme! je ne le connois plus.

MAR-

MARCELINE.

Mon fils, lorsque je te parlois contre Suzanne, c'étoit pure prévention : car je la crois vertueuse, & l'amour de Monseigneur ne doit pas t'inquiéter.

FIGARO.

Ma mere, ne croyez pas que les actions de votre fils soient dirigés par ces impulsions féminines de la jalousie. La jalousie n'est qu'un sot enfant de l'orgueil, où c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie imperturbable.

MARCELINE.

Mon fils, il ne faut jurer de rien.

FIGARO.

Oh! je défie à la plus rusée de m'en faire accroire, & si Suzanne doit me tromper un jour, je lui pardonne d'avance, elle aura fort à faire auparavant.

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *sans voir Marceline, ni Figaro.*

VOYONS s'il n'y a personne ici. (*Elle va tout près de Figaro sans le voir.*)

FIGARO, *a Fanchette.*

Eh! mais, ma petite cousine nous écoute, je crois?

FANCHETTE.

Oh! non, on dit que ce n'est pas honnête.

FIGARO.

Non, mais c'est quelquefois utile, & l'on peut confondre l'un avec l'autre.... Qu'est-ce que tu cherche ici?.... Chérubin, friponne?

FANCHETTE.

Non, car je sais bien où il est : c'est ma cousine Suzanne que je chérche.

FIGARO.

Que lui veux-tu?

FANCHETTE.

Ah ! mon petit couſin, je te dirai ; c'eſt pour lui remettre une épingle.

FIGARO.

Une épingle ! une épingle ! quoi, Mademoiſelle, ſi jeune, vous faites déjà de pareils meſſages ! & de quelle part, s'il vous plaît ?

FANCHTETTE.

Oh ! je m'en vas, puiſque vous êtes en colere.

FIGARO.

Non, reſte, reſte, petite couſine, ce n'eſt rien ; je ſais ce que c'eſt. C'eſt l'épingle qui cachetoit le billet quelle lui a donné tantôt, & que Monſeigneur t'avoit dit de lui remettre : tu vois que je le ſais

FANCHETTE.

Et pourquoi me le demandez-vous donc, puiſque vous le ſavez ſi bien ?

FIGARO.

C'eſt pour voir la maniere dont il s'y eſt pris pour t'en charger.

FANCHETTE.

Pas autrement que vous me le dites : tiens, m'a-t'il dit petite Fanchette, va porter à ta couſine Suzanne cette épingle ; tu lui diras que c'eſt le cachet des grands marronniers. Il eſt vrai qu'il a ajouté : ſur-tout, prends garde que perſonne ne te voie.

FIGARO.

Allez petite couſine, & n'en dites pas plus à Suzanne qu'à moi.

FANCHETTE, *s'en allant.*

Il me prend pour un enfant, mon couſin.

SCÈNE XIV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

EH bien! ma mere?

MARCELINE.

Eh bien! mon fils?

FIGARO.

En vérité, ma mere, il eſt des choſes....

MARCELINE.

Eh bien! qu'eſt-ce que cela veut dire? il eſt des choſes....

FIGARO.

Tenez, ma mere, ce que Fanchette vient de dire je l'ai là comme un plomb.... (*Il montre ſa poitrine.*)

MARCELINE.

Et pourquoi cela?

FIGARO.

Mais, ma mere, cette épingle?

MARCELINE.

Ah! de la jalouſie! ce cœur ſi ferme n'eſt donc qu'un ballon gonflé, qu'une épingle fait partir. Oh! j'ai là-deſſus, ma mere, une philoſophie imperturbable.

FIGARO.

Ah! mettez le magiſtrat le plus glacé à expliquer les loix dans ſa propre cauſe, & vous verrez comme il les entendra.

MARCELINE.

Mais pourquoi tant s'allarmer ſur un ſi léger rapport? Qui t'a dit que c'étoit toi qu'on vouloit jouer, plutôt que Monſieur le Comte? qui ſait ſi Suzanne ira, dans quelle intention elle ira, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera?....

FIGARO.

Elle a raiſon, ma mere, raiſon, toujours raiſon; mais,

ma mere, accordez quelque choſeà la nature, on en eſt meilleur après? ... (*Ils reſtent tous deux quelque temps dans le ſilence; enfin Figaro le romp en diſant d'un air ſombre.* (Je ſais où eſt le rendez-vous. ... Adieu, ma mere. (*Il ſort.*

SCÈNE. XV.

MARCELINE, *ſeule.*

ADIEU, mon fils... & moi auſſi, je le ſais, & j'y ſerai pour y ſurveiller Suzanne; ou plutôt avertiſſons-là: elle eſt ſi jolie créature! nous autres femmes lorſqu'une injure perſonnelle ne nous anime pas les unes contre les autres, nous ſommes aſſez portées à défendre notre intérêt commun, contre ce terrible, & pourtant un peu nigaud, de ſexe maſculin.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

Le théatre représente un jardin au fond duquel est une allée de marronniers : du côté droit du jardin est un cabinet, & du côté gauche un pareil : la scène se passe la nuit.

SCÈNE PREMIERE.

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main une lanterne, de l'autre une orange & deux biscuits.*

C'EST par ici que Chérubin m'a dit de venir pour me faire répéter mon rôle : il ma dit dans le cabinet à droite ; ah ! le voici. .... Mon Dieu que ces gens de l'office sont méchans ! j'ai eu bien de la peine à avoir seulement deux biscuits & une orange. Parce que Monsieur le Comte ne veut plus le voir, faut-il pour cela qu'il meure de faim ? ..... pour qui, Mademoiselle ? ... qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur ? ... ah ! nous savons bien pour qui : c'est pour le petit Page. Eh bien ! quand cela seroit ? .... ah ! ils m'ont coûté un fier baiser toujours : .... mais Chérubin me le rendra. (*Apperçevant Figaro qui entre, elle fait un cri.*) Ah ! (*Elle s'enfuit dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE II.

FIGARO, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR, GRIPPE-SOLEIL, *& autres payſans.*

FIGARO, *couvert d'un chapeau, d'un manteau rouge ; ayant un air très-ſombre.*

BON SOIR. ... mes amis, êtes-vous ici ?

BAZILE.

Tous ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il?

ANTONIO.

La lune devroit être levée.

LE DOCTEUR.

Quels noirs apprêts! il a l'air d'un conspirateur.

FIGARO.

C'est ici, Messieurs, que vous allez célébrer la chaste Suzanne, & le loyal Seigneur qui se l'est réservée.

BAZILE, *aux autres d'un air de mystere.*

Ah! vraiment, je sais ce que c'est : il s'agit d'un rendez-vous; je vais vous conter tout cela : allons-nous en.

FIGARO.

Allez, & au premier signal accourez, & si je ne vous fais voir une belle chose, dites que Figaro est un sot.

LE DOCTEUR.

Mon fils, souviens-toi qu'un homme sage ne se fait pas d'affaire avec les grands. Ils ont quinze en bisque sur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie que vous oubliez : mais souvenez-vous que celui qui marque de la crainte encourage son adversaire, & lui donne avantage sur lui, & que j'ai nom de Verte Allure du chef honoré de ma mere.

LE DOCTEUR.

Il a le diable au corps.

BRIDE-OISON.

I-il l'a.

FIGARO, *aux Payſans.*

Et vous, coquins, illuminez-moi bien ces entours. Par la mort, que je voudrois tenir aux dents, si j'en prends un.... (*Il prend Grippe-Soleil par le poignet, & lui tort le bras.*

GRIPPE-SOLEIL.

Oh! oh! oh! le brûtal.

BAZILE, *s'en allant.*

Monsieur le Comte & Suzanne se sont arrangés sans moi, & je ne suis pas faché de l'algarade. ... Le ciel vous tienne en paix, Monsieur du marié.

SCÈNE III.

FIGARO, *seul.*

O FEMME! femme! femme! créature foible & décevante! nul animal créé ne manque à son instinct, le tien est-il donc de tromper? elle me resistoit lorsque je la pressois devant Madame la Comtesse, & c'étoit pour mieux me jouer! & le perfide rioit en lisant ce fatal billet!... non, Monsieur le Comte vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez tout permis. Un nom, un rang, des grandeurs, des richesses, tout cela rend fier. Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, & rien de plus: d'ailleurs homme assez ordinaire, tandis que moi, morbleu, jetté dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus d'intrigues, plus de calculs, seulement pour subsister, qu'il n'en faut pour gouverner, pendant cent ans, les treize Royaumes, & vous voulez jouter?.... on vient.... (*il cherche, il écoute*)... ce n'est personne... la nuit est noire en diable, & moi, je fais ici le sot rôle de mari, quoique je ne le sois encore qu'à moitié.... (*il s'assied sur un banc de gazon, & ôte son manteau, ainsi que son chapeau. Après avoir paru quelque temps plongé dans ses réflexions, il romp le silence.*)... Est-il un sort plus bisarre que le mien? fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte & veux courir une carriere plus honnête, & par-tout je suis repoussé. J'apprends la chymie, la pharmacie, la chirurgie, & tout le crédit d'un grand Seigneur suffit, à peine, pour me mettre à la main une lancette vétéri-

naire ! ... Las d'attriſter des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à cerps perdu dans le théatre : me fuſſai-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du ſérail. Auteur Eſpagnol, je crois pouvoir fronder en liberté Mahomet ; auſſi-tôt un envoyé de, je ne ſais où, ſe plaint que j'inſulte dans ma piece, la ſublime Porte, une partie de la preſque-iſle des Indes, toute la Perſe, la Chine, les Royaumes de Tunis, Tripolis, Barca, Maroc, & Alger : & voilà ma comédie flambée pour plaire aux Princes Mahométans, dont pas un, je crois, ne ſait lire, & qui nous meurtriſſent l'omoplatte en nous diſant, *chiens de chrétiens* ! Ne pouvant avilir l'eſprit, on le maltraite. Mes joues creuſoient, mon heure étoit venue, je voyois venir de loin l'affreux records, la plume fichée dans la perruque ... En frémiſſant je m'évertue. Il s'éleve une queſtion ſur la nature des richeſſes, & comme il n'eſt pas beſoin de tenir les choſes pour en raiſonner, n'ayant pas un ſou, je fais un livre ſur la validité de l'argent, & ſur ſon produit net ... Alors, je vois du fond d'un fiacre, baiſſer, pour moi, le pont d'un château fort, à la porte duquel je laiſſe l'eſpérance & la liberté. ... (*Il reſte comme enſeveli dans ſes réflexions : il ſe leve enſuite avec vivacité.*) ... Que je voudrois bien tenir un de ces puiſſans de quatre jours, ſi légers ſur le mal qu'ils ordonnent, lorſqu'une bonne diſgrace a mâté leur orgueil.... je leur dirois que les ſottiſes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on gêne le cours ; que ſans la liberté d'écrire, il n'eſt pas d'éloge flatteur, & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.... Las de nourrir un penſionnaire obſcur, on me met un jour dans la rue, & comme il faut dîner, quoique n'étant plus en priſon, je taille de nouveau ma plume, & demande de quoi il s'agiſſoit.... On me dit que pendant ma retraite économique il s'eſt établi dans Madrid un ſyſtême de liberté ſur la vente des productions qui s'étend juſqu'à celle de la preſſe, & que pourvu que je ne parle ni de l'autorité,

ni

ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des personnes qui tiennent à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous la direction néanmoins, de deux, ou trois censeurs... Pour profiter de cette double liberté, j'écris de nouveau, & je fais un ouvrage périodique; & croyant ne marcher sur les brisées de personne, je l'intitule *journal inutile pour rrrrr* .... je vois s'élever, contre moi, mille pauvres diables à la feuille, qui se plaignent que je les reduits à la besace : on examine ma feuille, on la supprime, & me voilà de rechef sans emploi.... Le désespoir m'alloit saisir ; on pense à moi pour une place ; mais malheureusement j'y étois propre; il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.... Il ne me restoit plus qu'à voler ; je me fis banquier de Pharaon. Alors bonnes gens; je soupois en ville : les personnes, dites comme il faut, me recevoient chez elles, en retenant, pour elles, les deux tiers du profit. C'est alors que je vis que, pour gagner du bien, le savoir faire vaut mieux que le savoir. J'aurois bien pu me remonter; mais comme chacun pilloit autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore.... Pour le coup je quittois le monde, & vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant me rappelle à mon premier état. Je reprends ma trousse, & mon cuir Anglois, & laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, & la honte en chemin comme trop lourde pour un piéton, je vais rasant de ville en ville, & je retrouve enfin le bonheur. Un grand Seigneur passe à Séville, me reconnoît, je le marie, & pour récompense de lui avoir donné sa femme, il veut intercepter la mienne. Oh! bisarre suite d'événemens! lancé dans une carriere sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me la pu permettre; encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que tout le reste; & qu'est-ce que ce moi dont je m'occupe? un composé de petits

atômes, de molécules organiseés, un petit être foible, que sais-je?.... Gouverné par les circonstances, maître ici, valet là, orateur selon le danger, poëte par occasion, musicien par délassement, laborieux par nécessité, mais paresseux!... avec délices: j'ai tout fait, tout vu, tout parcouru, & l'illusion s'est détruite. A la veille de me marier tous mes parens m'arrivent à la fois; grands débats à ce sujet, on ne veut pas me reconnoître, c'est lui, c'est moi; c'est lui, non, ce n'est pas lui; & qui donc?... Enfin tout s'éclaircit au moment où je crois être désabusé.... désabusé! Ah! Suzon, Suzon! que tu me causes de chagrins. (*Il se laisse aller sur le banc, & demeure enseveli dans la plus profonde douleur.*)

SCÈNE IV.

FIGARO, LA COMTESSE *sous les habits de Suzanne*, SUZANNE *sous les habits de la Comtesse*, MARCELINE.

MARCELINE.

C'EST par ici.

FIGARO.

On vient. (*Il remet vite son chapeau & son manteau.*)

MARCELINE.

Je vais entrer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. (*Elle entre dans le cabinet à droite, où est déjà Fanchette.*)

SUZANNE, *à la Comtesse.*

Marceline nous a dit que Figaro y seroit,

LA COMTESSE.

Ainsi l'un nous attend, & l'autre va venir.

SUZANNE.

Madame tremble, est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE.

Oui je vais me retirer.

SUZANNE.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi je prendrois l'air.

LA COMTESSE.

C'est le serein que tu prendrois.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le serein, elle y est toute faite.

Suzanne se retire tout-à-fait au bout du théatre, sur la droite au bord de la scène: Figaro est tout-à-fait sur la gauche, & la Comtesse est au milieu.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO, CHÉRUBIN.

CHÉRUIBN, *accourt en chantant.*

J'Avois une Marraine
Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
J'avois une Marraine,
Que toujours j'adorai, &c.

Eh! mais.... eh! mais ... voilà une femme... (*Il regarde à travers l'obscurité.*) C'est Suzanne. (*Il approche, & prenant par la main, la Comtesse qu'il prend pour Suzanne, parce qu'elle a ses habits.*) Quand je ne t'aurois pas reconnue au plumage blanc de ton chapeau qui se dessine dans l'obscurité, je ne pouvois pas te méconnoître à la douceur de cette main.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Laissez-moi, laissez-moi, Monsieur; Figaro va venir.

CHÉRUBIN.

Ce n'est pas Figaro que tu attends, friponne; c'est Monseigneur qui t'a donné ce rendez-vous ce matin quand j'étois derriere le fauteuil.

FIGARO, *à part.*

Et l'on dit qu'il ne faut pas écouter.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Allez vous-en.

CHERUBIN.

Oui, mais avant de m'en aller je veux te donner vingt baisers pour toi, & cent pour ma belle Marraine.

SCÈNE VI.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, LE COMTE, CHERUBIN.

LE COMTE, *venant au rendez-vous, & voyant le Page avec la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

C'EST encore ce Page infernal.

Chérubin veut embrasser de force la Comtesse, elle se défend, & s'arrache d'entre les bras de Chérubin. Dans le moment ou ils se séparent, le Comte se met entre deux, & le Page embrasse le Comte croyant embrasser Suzanne.

CHÉRUBN, *reconnoissant le Comte & l'embrassant.*

C'est, Monseigneur. (*Il s'enfuit dans le cabinet à droite où étoient déjà Fanchette & Marceline.*)

SCÈNE VII.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, LE COMTE.

(*Figaro qui avoit entendu toute la conversation de Chérubin & de la Comtesse, qu'il croit être Suzanne, s'approche, tout près pour voir si Suzanne se laisse embrasser.*)

LE COMTE, *donnant un soufflet à Figaro, croyant le donner à Chérubin.*

PUISQUE vous ne redoublez-pas le baiser, recevez celui-ci.

FIGARO, *à part.*

Ah! ce n'est pas tout gain d'écouter.

LE COMTE.

Le petit insolent! après la défense que je lui ai faite tantôt... Mais laissons ces bisarreries, elles empoisonneroient le délicieux moment que tu m'accordes.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Ainsi, l'amour....

LE COMTE.

L'amour n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire..... (*lui prenant la main.*) La Comtesse n'a pas le bras aussi potelé, la peau si douce, de si jolis doigts pleins de graces.... (*Il l'embrasse trois ou quatre fois.*)

FIGARO, *se désespérant.*

Oh! la coquine!

LA COMTESSE, *déguisant sa voix.*

Mais qu'elle différence trouvez-vous entre moi & la Comtesse?

LE COMTE.

Je ne sais.

LA COMTESSE.

Mais, dites-donc?

LE COMTE.

Moins d'uniformité peut être dans les traits, plus de piquant dans les manieres, que sais-je moi? & puis trois ans d'union rendent le mariage si respectable! nos femmes croient avoir fait que de nous épouser, après cela elles nous aiment, nous aiment.... quand elles nous aiment, toutesfois. Elles sont si complaisantes, & si constamment obligeantes, & toujours, sans relâche qu'on est tout surpris, un beau jour, de ne trouver que de la satiété où l'on ne cherchoit que le plaisir.

LA COMTESSE.

Le moyen d'y remédier?

LE COMTE.

C'est à nous à vous obtenir, & nous faisons ce que nous pouvons pour cela: mais c'est à vous à nous retenir, & c'est ce que vous semblez oublier.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE.

Il y a de l'écho ici... Un Castillan n'a que sa parolle: voilà d'abord mille écus pour le rachat du droit que je n'ai plus. (*Il lui donne une bourse.*) Ensuite, comme la faveur que tu m'accordes est sans prix, voici une bague que je te prie d'accepter pour l'amour de moi. (*Il lui met la bague au doigt.*)

LA COMTESSE.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que ça.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée, tant mieux! (*à la Comtesse qu'il prend toujours pour Suzanne.*) Entrons-nous un instant dans ce cabinet?

LA COMTESSE.

Sans lumiere?

LE COMTE.

Pourquoi faire? nous n'avons rien à lire. (*Le Comte prend la Comtesse par le bras, & la mene au cabinet à gauche. Pendant ce temps Figaro les suit, & le Comte entendant marcher quelqu'un, crie.*) Qui passe-là?

FIGARO.

On ne passe pas on vient exprès.

LE COMTE.

C'est Figaro. (*Le Comte & la Comtesse s'enfuient dans l'obscurité sans savoir ou ils vont. La Comtesse entre dans le cabinet à gauche, le Comte passe à côté du cabinet & va plus loin dans le jardin.*)

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *crue la Comteſſe.*

FIGARO, *ſe croyant ſeul.*

ELLE eſt entrée?... Eh bien! vous autres époux qui payez des eſpions pour ſurveiller vos femmes, & qui tournez des mois entiers autour d'un ſoupçon, imitez-moi: dès le premier jour je veille ma femme, je la ſuis, en un tour de main on eſt au fait; c'eſt charmant... Heureuſement que je ne m'en ſoucie guere, & que ſa trahiſon ne me fait plus rien du tout. (*Pendant que Figaro dit tout cela, Suzanne, à l'autre bout du théatre, ſe tord les mains d'impatience de battre Figaro pour le punir de ſes ſoupçons. Figaro approche vers le cabinet à gauche où la Comteſſe eſt entrée.*

SUZANNE, *bas.*

Ah! tu vas payer les ſoupçons. (*à demi-voix, & contrefaiſant la Comteſſe.*) Qui va là?

FIGARO.

Qui va là.... quelqu'un qui voudroit que la peſte l'eût étouffé en naiſſant.

SUZANNE.

Mais je crois que c'eſt Figaro?

FIGARO, *croyant reconnoître la voix de la Comteſſe.*

Madame la Comteſſe!... Ah, Madame! où croyez-vous que ſoit Monſieur le Comte?

SUZANNE.

Peu m'importe!... un ingrat.

FIGARO, *s'emportant.*

Et Suzanne, cette vertueuſe fille qui faiſoit tant la reſervée?...

Pendant toute cette ſcène Suzanne frappe ſes deux mains, l'une dans l'autre, brûlant de battre Figaro.

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *à part, reconnoissant Suzanne,* C'est Suzanne! *god dem.*

SUZANNE.

Ils sont ensemble.

FIGARO.

Oh! la traîtresse qui veut me surprendre.

SUZANNE.

Il faut nous en venger, Figaro.

FIGARO, *à part.*

Oh! qu'il seroit doux qu'avant la noce.... Oh! Madame! en sentez-vous le vif désir?

SUZANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe; mais les hommes en ont mille moyens.

FIGARO.

Nous ne sommes pas de trop ici, Madame; celui des femmes les vaut tous.

SUZANNE.

Oui, mais qu'est-ce qu'une telle vengeance qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Madame par-tout où vous n'en voyez pas, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE.

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi: mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *se jettant aux pieds de Suzanne qu'il fait semblant de prendre pour la Comtesse.*

Ah! Madame, je vous adore.

SUZANNE.

Y pensez-vous, Figaro?

FIGARO.

Oui, Madame, considérez le temps, le lieu, les circonstances, & que votre main....

SUZANNE, *ne déguisant plus sa voix donne un soufflet à Figaro.*

Tiens, voilà.... & voilà pour tes soupçons.... (*Elle lui*

lui donne des coups à mesure.) Voilà pour ta jalousie.... (*Et pendant ce temps Figaro se frappe lui-même.*) C'est-il là de l'amour?

FIGARO, *se relevant.*

Sancta Barbara : oui, c'en est, frappe, continue, frappe sans relâche; mais quand tu m'auras meurtri tout le corps de coups, regarde d'un œil de faveur le mortel le plus heureux.

SUZANNE.

Bon, frippon vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, c'éoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Aurois-je pu me méprendre à ta jolie petite voix?

SUZANNE.

Quoi! tu m'avois reconnue?

FIGARO.

Oui.

SUZANNE.

Ah! comme je m'en vengerai.

FIGARO.

A bien battre, & garder rancune, c'est aussi par trop féminin.... Mais, dis-moi donc, comment tout ceci est arrivé?

SUZANNE.

Est-ce ma faute à moi, si voulant museler un renard, nous en attrappons deux?

FIGARO.

Qui donc a pris l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme! pends-toi, Figaro, tu n'as pas deviné celui-là : sa femme.... ô douze ou quinze mille fois spirituelles femelles..... Ainsi, c'est avec sa femme qu'il est entré dans le cabinet?

SUZANNE.

Oui.

FIGARO.

Et les baisers de tout à l'heure à qui ont-ils été donnés?

SUZANNE.

A sa femme.

FIGARO.

Et celui du petit Page?

SUZANNE, *riant.*

A Monsieur.

FIGARO.

A Monsieur, oh! la bonne tête, & celui de tantôt derriere le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous bien sûre?

SUZANNE, *s'apprêtant à lui donner un soufflet.*

Tiens, Figaro, il pleut des soufflets.

FIGARO.

Les tiens sont des bijoux; mais ceux du Comte sont de bon aloi.

SUZANNE, *se relevant un peu en arriere & lui faisant signe du doigt de se mettre à genoux devant elle.*

Allons, humilie-toi, superbe.

FIGARO, *se mettant à genoux.*

C'est trop juste. Allons, à genoux, bien courbé, (*il se courbe d'avantage,*) ventre à terre. (*Il se prosterne tout-à-fait.*)

SUZANNE, *riant.*

Ah! ah! ah! le pauvre garçon!

SCÈNE IX.

LE COMTE, FIGARO, SUZANNE.

Figaro toujours un genoux en terre & baisant la main de Suzanne sous les habits de la Comtesse.

LE COMTE *bas, cherchant la Comtesse qu'il croit être Suzanne, & qui étoit entrée dans le cabinet à gauche.*

SUZANNE, Suzanne?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Voilà Monsieur le Comte: veux-tu continuer le badinage?

SUZANNE.

Oui (*Figaro lui baise les mains avec plus d'ardeur.*)

LE COMTE, *se retournant apperçoit Suzanne qu'il prend pour la Comtesse.*

Un homme aux pieds de la Comtesse! (*allant pour tirer son épée, il s'apperçoit qu'il ne l'a pas.*) Ciel! je suis sans armes? ....

FIGARO, *à Suzanne, contrefaisant sa voix.*

Madame, Madame, voyez mon amour, donnez-lui sa recompense? & réparons le temps que nous avons perdu lorsque j'ai sauté ce matin par la fenêtre.

LE COMTE.

C'est l'homme du cabinet: tout se découvre enfin. (*Il court sur Figaro: Suzanne le voyant venir se refugie dans le cabinet à droite ou sont les précédens: le Comte met la main sur le collet de Figaro, & crie.*) Vengeance! hola, quelqu'un?

SCÈNE. X.

LE COMTE, FIGARO, PÉDRILLE.

PÉDRILLE.

ME voilà, Monseigneur : arrivant de Séville.

LE COMTE.

Es-tu seule?

PÉDRILLE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Approchez, & criez bien fort.

PÉDRILLE, *criant de toutes ses forces.*

Pas plus de Page que sur ma main ; voilà le paquet.

LE COMTE.

Eh! l'animal..... hola quelqu'un? accourez tous, si vous m'entendez ?

SCÈNE XI.

BRIDE-OISON, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR, *des paysans dont plusieurs portent des flambeaux.*

LE COMTE.

PÉDRILLE, gardez bien cette porte, & vous, mes vasseaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez? (*A Figaro.*) Et vous, l'homme de bien, préparez-vous à répondre à mes questions?

FIGARO.

Pourquoi ferois-je difficulté, Monseigneur? vous commandez à tous ici, hors à vous-même.

LE COMTE.

Si quelque chose pouvoit m'irriter d'avantage, ce seroit le sang froid qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent, & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux savoir pourquoi je me fâche moi.

LE COMTE.

Nous direz-vous d'abord quelle est la dame que vous aviez amenée dans ce cabinet?

FIGARO, *montrant le cabinet où est la Comtesse.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *montrant le cabinet où est Suzanne sous les habits de la Comtesse.*

Dans celui-ci.

FIGARO.

Ah! c'est bien différent. C'est une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulieres.

LE COMTE.

Vous l'entendez, Messieurs.

BRIDE-OISON.

Nou-ous l'en-entendons.

LE COMTE.

Et cette jeune personne avoit-elle d'autres engagemens, que vous sachiez?

FIGARO.

On dit qu'un grand Seigneur s'en est occupé quelque temps: mais soit qu'il l'ait négligée, soit qu'elle m'aimât mieux qu'un plus aimable, elle m'a donné la préférence.

LE COMTE.

La préf.... au moins, il est naïf... Eh bien! Messieurs; ce que vous venez d'entendre, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche de sa complice.

BRIDE-OISON.

De sa-a complice.

LE COMTE.

Mais comme l'outrage est public, il faut que la vengeance le soit. (*Il entre dans le cabinet pour prendre la Comtesse qu'il croit y être.*) Sortez Madame, votre heure est bien arrivée: quel bonheur qu'aucun

gage d'une union si déteſtée.... (*Comme on n'y voit pas dans le cabinet, le Comte amene la premiere perſonne qu'il y trouve : il tombe ſur Chérubin, & jette les yeux ſur lui : après l'avoir tiré du cabinet, il le repouſſe avec une ſurpriſe mêlée de dépit*) Et encore le maudit Page ! qu'eſt-ce que vous faiſiez-là ?

CHÉRUBIN.

Je me cachois, Monſeigneur, comme vous me l'aviez ordonné.

LE COMTE.

Mais il n'étoit pas ſeul, ſans doute ?

CHÉRUBIN.

Il eût été trop dur, Monſeigneur, ſi quelqu'ame charitable n'étoit venue adoucir mon ennui.

PÉDRILLE.

C'étoit bien la peine de crever un cheval.

LE COMTE, *montrant le cabinet.*

Entre, y toi, Antonio, & conduis devant ſon juge l'infâme qui m'a deshonoré.

ANTONIO.

On diroit qu'il y a une providence..... Vous en avez tant fait auſſi, Monſeigneur....

LE COMTE.

Eh, va donc ! butor ?

BRIDE-OISON.

Mais qu'eſt-eſt-ce donc qui a-a pris la-a femme de-de l'autre ?

FIGARO.

Perſonne n'en a eu l'avantage.

ANTONIO.

Sortez, Madame, ſortez. Il n'eſt pas beſoin de vous faire tant prier puiſque l'on ſait que vous y êtes. (*Il amene ſa fille Fanchette.*)

LE COMTE.

Eh !... Fanchette.

ANTONIO.

C'étoit bien la peine, Monſeigneur, de me faire entrer pour faire voir à la compagnie que c'eſt ma fille qui cauſe tout ce bruit là

LE COMTE.

Je saurai bien la trouver. (*Il s'avance vers le cabinet, & va pour y entrer.*)

LE DOCTEUR.

Monseigneur, ceci n'est pas trop clair. Je suis de sang froid moi, je vais y entrer.

BRIDE-OISON.

C't'affaire là est au-aussi trop em-embrouillée.

LE DOCTEUR, *amene Marceline & la voyant*

Quoi! Marceline?

FIGARO.

Tiens, ma mere en est.

LE COMTE, *parlant à la Comtesse.*

Elle y est, je l'ai vu entrer. (*Et comme il s'approche du cabinet pour y aller chercher la prétendue Comtesse, Suzanne sort, & cache son visage avec son éventail.*) Ah! la voilà..... que croyez-vous, Messieurs, que mérite indigne épouse? *Voyant Suzanne, tout le monde se jette a ses genoux comme pour demander la grace de la Comtesse.*) Non, non, non, non, & fussiez-vous un cent.

LA COMTESSE, *sortant du cabinet à gauche avec les habits de Suzanne, se jette à genoux aussi au côté droit du Comte, en disant.*

Au moins, je ferai nombre.

BRIDE-OISON, *riant de toutes ses forces.*

Ah! c'est ma-a-a-a-a-a-a-adame la Com-omtesse.

LE COMTE, *reconnoissant la Comtesse sous les habits de Suzanne, tient long-temps la contenance la plus embarrassée; enfin il dit.*

Quoi! c'étoit vous, Comtesse?... ma foi il n'y a qu'un pardon bien généreux.....

LA COMTESSE.

Si c'étoit vous, vous diriez non, non,: & moi, pour la troisieme fois aujourd'hui je vous pardonne, & sans condition.

LE COMTE.

Je n'oublirai jamais cette générosité.

SUZANNE.

Ni moi.

LA COMTESSE.

Ni moi.

FIGARO.

Ni moi, il y a de l'écho ici.

LE COMTE.

J'ai voulu ruſer avec eux, ils m'ont traité comme un enfant.

FIGARO.

Une petite journée comme celle-là forme bien un Ambaſſadeur.

LA COMTESSE.

Il faut que chacun ait ce qui lui appartient : tiens, Suzanne... (*Elle lui donne la bague.*) Et toi, Figaro, ceci eſt à toi. (*Elle lui donne les milles écus.*)

FIGARO.

Et de trois... celle-ci fut dure à arracher.

GRIPPE-SOLEIL.

Et la jarretiere de la mariée l'aurai-je ?

LA COMTESSE, *jettant ſur la ſcène le ruban qu'elle avoit pris aux bras de Chérubin.*

La voilà.

CHÉRUBIN, *la ramaſſant, & voyant pluſieurs payſans s'avancer pour la ramaſſer.*

Celui qui voudra me le diſputer n'a qu'a s'avancer.

LE COMTE.

Pour un Monſieur ſi chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de plaiſant au ſoufflet de tantôt ?

CHÉRUBN, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Moi ! mon Colonel ?

FIGARO.

C'eſt ſur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font juſtice.

LE COMTE.

Et vous, Bride-Oiſon, que penſez-vous de ceci ?

BRIDE-OISON.

De-e tout ce que je vois, Monſeigneur ?

LE COMTE.

Oui.

BRIDE-

BRIDE-OISON.

Ma-a foi je-e ne ſais que vous en dire. Voilà-a ma-a fa-açon de pen-enſer à moi.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me mépriſoit: me voilà riche..

LE DOCTEUR.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Croyez-vous?

LE DOCTEUR.

Je les connois.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

VAUDEVILLE.

BAZILE.

Cœurs ſenſibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'amour leger,
Ceſſez vos plaintes cruelles !
Eſt ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des aîles,
N'eſt-ce pas pour voltiger,
N'eſt-ce pas pour voltiger,
N'eſt-ce pas pour voltiger.

LE COMTE.

D'une femme de Province,
A qui les devoirs ſont chers,
Le ſuccès eſt aſſez mince :
Vive la femme aux grands airs !
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous. *bis.*

SUZANNE.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, & chacun rit ;
Qu'une femme ait un caprice,
S'il l'accuſe on la punit :
De cette abſurde injuſtice
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi.

ANTONIO.

Chacun ſait la tendre mere
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reſte eſt un myſtere,
C'eſt le ſecret de l'amour :
Ce ſecret met en lumiere,
Comment le fils d'un butor,
Vaut ſouvent ſon peſant d'or.

BAZILE.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme & repos ;
Il achete un chien terrible
Et le lâche en son enclos :
La nuit quel vacarme horrible !
Le chien court ; tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu.

FANCHETTE.

Robin me dit en cachette :
Si l'amour t'étoit connu,
Que ton sein, jeune Fanchette,
De plaisir seroit ému.
Dans tous les yeux il te guette.
Je l'ai donc vu cher Robin,
Dans les yeux de Chérubin.

FIGARO.

Quand le mal n'est pas extréme,
Fermons l'œil à la rigueur,
Sur les torts de qui nous aime ;
Et disons, dans notre cœur :
Si chacun rentre en soi-même,
Nul mortel, de bonne foi,
N'est homme de bien pour soi.

BAZILE.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux !
D'un Seigneur d'un Page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'Homme adroit fait son profit,
Gaudeant bene nati ....

BRIDE-OISON.

Or, Messieurs, la Comédie,
Que l'on juge en cet instant,
Sauf erreur, nous peint la vie
du bon peuple qui l'entend :
Qu'on l'opprime, il peste il crie ;
Il s'agite en cent façons,
Tout finit par des chansons.

CHÉRUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image:
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner.

LA COMTESSE.

Telle est fiere & répond d'elle,
Qui n'aime que son mari
Telle autre presqu'infidele,
Jure de n'avoir que lui.
La moins folle, helas! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien.

FIGARO.

Par le sort de la naissance;
L'un est Roi, l'autre est berger;
Le hazard fit leur distance,
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt Rois que l'on encence,
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel.

SUZANNE.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raison:
Ainsi la nature sage,
Nous conduit dans nos desirs,
A son but par les plaisirs.

Le Spectacle est terminé par un divertissement.

FIN.

Bound by Edwards Bros.
University Binder
18 XI 70
JJSharpe III